

« Étonnant paradoxe : l'Église naît lorsqu'elle accepte de ne plus compter, et s'expose même à mourir.
C'est peut-être le grand défi spirituel pour nous actuellement : faire la première place, non pas à l'angoisse de notre propre survie, mais au désir de partager l'appel que nous avons nous-mêmes entendu. »

Etienne Grieu

2011

Témoins d'une Église qui continue de naître

L. A. C. - n° 258

Témoins d'une Église qui continue de naître

Quand les jeunes enseignent l'Église

En rural la moisson est abondante

Ministre sédentaire pour une Église nomade et incertaine

Éditorial		
Dominique FONTAINE		1
Service compris		
Michel ANGELIER		5
Notre cœur était brûlant		
Marie-Hélène LASBLEIS		9
Quand les jeunes enseignent l'Église		
Patrick SALAÜN		15
Un rendez-vous de trentenaires		
Cédric SALEMBIER		23
Les réseaux, lieux de parole d'une Église aux frontières		
Marie-Odile PONTIER		29
Notre religion, c'est celle du marin		
Dominique FONTAINE		37
En rural la moisson est abondante		
Arnaud FAVART		35
Ministre sédentaire pour une Église nomade et incertaine		
Jean-Jacques KERVEILLANT		59
L'Église n'en finit pas de naître		
Etienne GRIEU		67
LIVRES REÇUS à la rédaction		
		74
SOURCES		
<i>Inventer dans une fidélité profonde</i>		75
UN LIVRE - UN AUTEUR		
<i>L'enjeu des retraites</i>		79

Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimensuelle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boiseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté

de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : www.mission-de-france.com

Directeur gérant	: Dominique FONTAINE	
Responsable	: Danièle COURTOIS	
Comité de rédaction	: Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique FONTAINE, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Christelle SEGUENOT	
Maquettiste	: Maroussia VALIN	Relecture : Michel GROLLEAUD
Abonnements	: Sophie MAYJONADE	Photos : Communauté Mission de France, Hélène David

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 €
Le numéro : 7,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,58 €.

Dépot légal n° 461 - Décembre 2011

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1114 G 85660



En cette année 2011, la Mission de France aura 70 ans. Elle est née de l'Esprit, qui avait mis au cœur d'un évêque, le cardinal Suhard, cette hantise qu'il exprimait ainsi quelques mois avant sa mort : « Il y a un mur qui sépare l'Église de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix, pour rendre au Christ les foules qui L'ont perdu. »

Depuis 70 ans, la Mission de France a au cœur cette hantise d'une Église ouverte, attentive aux appels de l'Esprit dans notre société, soucieuse d'ouvrir des espaces pour que puisse se faire entendre la Bonne Nouvelle évangélique auprès des « frères de Jésus qui L'ignorent », selon l'expression de Charles de Foucauld.

Dans ce numéro, Etienne Griefou nous rappelle opportunément le sens du mot Église. On dit souvent que le mot grec ecclesia se traduit par rassemblement. En fait il faut aller chercher en amont. S'il y a rassemblement, c'est parce que nous avons été 'appelés au dehors' (ek-kalein : appeler au dehors).

Être appelés dehors, sortir, ouvrir des brèches, tel est l'héritage que nous recevons des premières générations de la Mission de France, de l'aventure apostolique des prêtres-ouvriers et de bien d'autres initiatives qui ont précédé le Concile.

Être appelés dehors, sortir, ouvrir des brèches, tel était le leitmotiv de notre frère Jean Debruyne, reprenant les intuitions de Madeleine Delbrêl qui dénonçait une Église 'encasernée'. Elle écrivait : « Comprendre que Dieu a envie de l'amour de tous les hommes qui sont nés, qui naissent et qui naîtront : c'est cela qui fait les missionnaires. Mais cet amour n'appartient qu'à des êtres libres, à des êtres qui une bonne fois sont sortis d'eux-mêmes. On n'aime pas tant qu'on reste caserné en soi. Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus s'appelle aussi de la Sainte Face et ce n'est pas un hasard chez cette missionnaire. C'est que la Sainte Face de Jésus-Christ est la souveraine maîtresse de la sortie de soi. Au missionnaire, à cet homme replié sur son propre fond, Dieu

demande cette essentielle conversion de se quitter, de se détourner de son propre fond. L'amour est à ce prix¹. »

Être appelés dehors, sortir, ouvrir des brèches, telle est la destinée des chrétiens et de l'Église du Christ, appelée au désert pour une multiplication des pains, comme le peuple de la Bible né de la sortie d'Égypte et rassemblé au désert.

Être appelés dehors et se rassembler pour se réjouir de la Pâque du Christ où le mur de la mort vole en éclats² ; se réjouir de son attitude qui ouvre toutes nos fermetures, de sa parole qui permet une confiance qui nous fait sortir de nous-mêmes ; recevoir son sang versé pour la multitude, pour être au cœur de l'Église et envoyer du sang jusqu'au plus lointain des membres du Corps de l'humanité, c'est tout cela qui nous fait participer à la vie de l'Église. Cette ouverture, cette sortie, c'est une naissance. C'est plus précisément "une naissance d'en haut", comme disait Jésus à Nicodème. Christian de Chergé commentait cela peu de temps avant l'enlèvement, comme le redit magnifiquement le film 'des hommes et des dieux' : « Le mystère de Noël nous a permis de nous laisser désarmer intérieurement. L'évangéliste Jean était le seul au pied de la croix, et toute sa vie a consisté à développer ce mystère de l'Incarnation. Il l'a développé comme le mystère d'une naissance. Et de naissance en naissance, nous arriverons bien nous-mêmes à mettre au monde l'enfant de Dieu que nous sommes. Car l'Incarnation pour nous, c'est laisser la réalité filiale de Jésus s'incarner dans notre humanité. L'Église c'est l'Incarnation continuée.³ »

Depuis 70 ans, à la Mission de France, nous sommes témoins d'une Église qui continue de naître, dans cet appel à sortir pour aller à la ren-

¹ Madeleine Delbrêl, Missionnaires sans Bateaux, dans La sainteté des gens ordinaires, Nouvelle cité, 2009, p.95-96.

² Comme le dit Etienne Grieu p.69

³ Extrait des notes d'une récollection donnée à Alger le 8 mars 1996 à un groupe de laïcs.

contre des « frères de Jésus qui L'ignorent ». Nous sortons ensemble, baptisés dans cette nouvelle naissance où nous avons entendu l'appel de Celui qui donne la vie. Parmi nous, baptisés et envoyés, il y a des diacres, qui signifient que le Christ est le serviteur, le 'diacre'⁴ qui est 'sorti' pour servir⁵. Parmi nous il y a des prêtres et un évêque, qui signifient que le Christ est le pasteur qui donne sa vie pour la multitude, qui rompt le pain de la vie, qui ouvre les portes de la mort et qui nous fait sortir à la rencontre de 'ses frères'.

Nous avons voulu dans ce numéro de la Lettre aux Communautés mettre en lumière quelques expériences d'Église dont nous sommes témoins et acteurs. Dans l'humilité des recherches, des tâtonnements, des réalisations fragiles et naissantes, nous espérons que les lecteurs pourront entrevoir des figures d'une Église « appelée dehors », comme le souhaitait le cardinal Suhard. Nous n'avons pas voulu développer les enjeux de l'avenir de l'Église. Nous n'avons pas non plus voulu montrer toutes les figures d'Église que vivent les membres de la Communauté Mission de France, comme par exemple la réalité des paroisses de banlieue ou bien notre présence ecclésiale dans des pays comme l'Algérie ou la Chine. La démarche lancée par les évêques de France en ce début 2011, 'diaconia 2013', nous donnera certainement l'occasion d'approfondir ces enjeux dans de prochains numéros.

Après avoir lu l'article d'Etienne Griefu, n'hésitez pas à relire les divers témoignages de ce numéro. À la lumière de sa façon originale de comprendre ce phénomène curieux qu'est l'Église, vous verrez apparaître quelques traits qui dessinent le visage d'une Église qui n'en finit pas de naître.

Dominique Fontaine
Pour le Comité de rédaction

⁴ « Je suis parmi vous comme le diacre (diaconos) », Lc 22,27.

⁵ Mc 1,38.

**PROCHAINS
THÈMES :**

n° 259 Familles

n° 260 Ruralité

Une parole de plein vent

Tout a commencé dedans
à l'intérieur
derrière les murs
derrière les verrous
derrière les peurs.

D'un seul coup, ils se mirent à parler une Parole de feu.
Les mots prenaient feu.

Ils ont ouvert la fenêtre et le vent s'est engouffré,
le vent qui soulève les questions et les protestations,
le vent qui soulève les peuples.

Ils sont rentrés dehors,
ils se sont retrouvés à la rue
ils se sont retrouvés sur le pavé.

La foule montait comme la mer
et devenait un grand livre ouvert.
Ils étaient tous là, tous ceux qu'on n'avait pas invités,
tous ceux qu'on aurait préféré voir ailleurs.

Ils se sont mis à parler comme on parle au grand jour.
Ils ne parlaient pas les langues étrangères,
mais ils parlaient couramment la langue du respect de l'Autre.

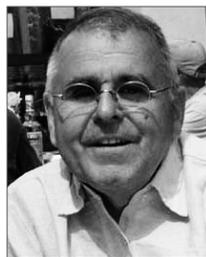
C'était l'Église qui parlait la langue des gens.
C'était une création, une Pentecôte.
En les voyant sortir dans la rue,
les passants n'en croyaient pas leurs yeux.
Ils se disaient entre eux : « ces gens-là sont complètement ...
à moins qu'ils ne soient complètement fous !... »

Jean Debruyne

(extrait du spectacle du rassemblement de Pentecôte 90)

Service compris

par Michel Angelier



Michel Angelier, membre de l'équipe de mission du Cantal, a été ordonné diacre de la Mission de France à Vic-sur-Cère le 1er mai 2010.

À l'approche de mon ordination diaconale, je ne voulais pas que tout soit centré sur moi. C'est ainsi que l'idée est venue en équipe Mission de France d'organiser un temps d'échange autour du service. Le matin du 1er mai, nous avons donc proposé une matinée du service, intitulée « service compris ». Le diaconat est enraciné dans le service, qui est un chemin d'humanité, qui crée du lien social. Ce n'est pas par hasard si ce mot a été mis au centre par Jésus auprès de ses disciples. Nous aurions pu choisir le mot amour, mais il est un peu piégé. Le mot service n'est pas ambigu et parle à tous... et de tous. On n'a pas besoin d'être spécialiste.

Nous nous sommes rendu compte que le service est un peu partout dans notre société : il y a le service public bien sûr, mais aussi les services marchands, les services à la personne, les services bénévoles, etc. Nous avons alors invité des personnes d'horizons très divers de par leur activité professionnelle et leur manière de voir leur engagement : des catholiques, des protestants, mais aussi des personnes éloignées de l'Église, voire en rejet total ou sans notion de Dieu en tête. Au départ, nous avons invité des gens que nous connaissions et puis, ça a été une histoire de réseaux. Il en a été de même pour l'organisation de la matinée et de l'ordination, où des gens que nous n'attendions pas ont été heureux de se mobiliser. C'est ainsi que le matin du 1er mai nous avons réuni 250 personnes en 17 cercles de parole autour d'« arbres à palabre ». Grâce à des foulards de couleur, les gens ont pu se



mélanger. La diversité en a surpris plus d'un. Dans la table ronde finale sont intervenus des professionnels de l'enseignement laïc et catholique, de la santé, de la justice et de la police, des assistantes sociales, des agriculteurs, etc. La moitié d'entre eux étaient éloignés de l'Église. Une caissière a dit : « Un simple sourire peut être un service, écouter des clients qui sont seuls et ont besoin d'une écoute. » Une conseillère régionale a confié : « On parle du pouvoir. Pour moi, c'est un verbe : pouvoir. Quand on fait de la politique, c'est pouvoir aider les gens, c'est rendre les choses possibles. » Un élu municipal a poursuivi : « La politique c'est servir tous les gens. La question n'est pas de savoir s'ils pensent ou non comme nous. C'est être capable de s'intéresser à tous, au bien commun. Le pouvoir qui est conféré par le vote citoyen, c'est d'agir pour réduire les inégalités et se préoccuper des

plus faibles. Pour moi, l'engagement politique, c'est un christianisme laïc. »¹

Le journal local TESTU, habituellement très critique vis-à-vis de l'Église, a écrit : « *Surprenante diversité, profondeur rassurante. Diacre juge des assises, agriculteur, instituteur, père de famille d'enfants lourdement handicapés mais pleins de joie de vivre, jeune scout ou éclaireur, médecin, politiques de gauche, de droite et d'ailleurs ... tous rappellent qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien en rendant service au quotidien, en famille, dans la rue, de façon collective ou individuelle, en tant que professionnel, par engagement ou par intuition. Rendre service est à la portée de tous, un geste qui enrichit la vie sociale et celui qui le pratique.* »

J'avais demandé à un ami athée qui travaille dans un service de communication d'animer la table ronde. Il l'a fait très bien et il nous a confié ensuite : « Ce qui m'étonne avec vous, les chrétiens, c'est que vous êtes capables au bout de quelques instants d'aborder des choses fortes au

plan existentiel. » Comme d'autres personnes éloignées de l'Église qui m'avaient dit qu'elles ne viendraient que le matin, il est resté l'après midi pour l'ordination à cause de ce qui avait été partagé et de l'ambiance fraternelle.

Vous pouvez imaginer combien tout-à-coup la phrase de la prière eucharistique que nous entendons souvent prenait un sens nouveau : « Nous te rendons grâce car tu nous as choisis pour servir en ta présence » !

Je voudrais terminer en citant encore le même journal, qui dit à sa manière combien un moment d'Église peut être parlant quand sont associées les trois dimensions du service, de l'annonce de la Parole et de la célébration : « *Service et réflexion le matin, ferveur individuelle et collective l'après-midi autour de l'ordination de Michel Angelier. Entre les deux, une œuvre collective avait été lancée : chacun a écrit son prénom sur son foulard, les foulards ont été rattachés entre eux puis tissés sur une trame. Croyant ou pas, impossible de ne pas ressentir la profondeur de l'enga-*

¹ On peut retrouver tous les témoignages et ce qui s'est passé cette journée sur le blog : leservicecompris.blogspot.com

gement, l'humanité des participants, le soutien unanime de l'assemblée. Chants, lectures sacrées et nombreux gestes symboliques ont accompagné les prises de parole portées par l'espérance religieuse et l'ancrage social. La nécessaire mobilisation syndicale pour le premier mai, fête du travail, n'a pas été oubliée,

Une vingtaine d'enfants ont lancé des avions en papier porteurs de messages issus de la Bible. L'évêque de Saint-Flour a couru derrière Agnès Angelier qui avait oublié de recevoir la bise de l'amitié... Que le protocole passe après l'humain n'a fait qu'enrichir un après midi d'une chaleur inoubliable. »



Notre cœur était brûlant

Pâques en Bretagne avec la Mission de France

par Marie-Hélène Lasbleis



**Marie-Hélène
Lasbleis est
membre de l'équipe
Mission de France
de Nantes Sud.**

*Puisqu'il est avec nous
Tant que dure cet âge,
N'attendons pas la fin des jours
Pour le trouver...
Ouvrons les yeux,
Cherchons sa trace et son visage,
Découvrons-le qui est caché
Au coeur du monde comme un feu !*

*Puisqu'il est avec nous
Pour ce temps de violence,
Ne rêvons pas qu'il est partout
Sauf où l'on meurt...
Pressons le pas,
Tournons vers lui notre patience,
Allons à l'homme des douleurs
Qui nous fait signe sur la croix !*

*Puisqu'il est avec nous
Dans nos jours de faiblesse,
N'espérons pas tenir debout
Sans l'appeler...
Tendons la main,
Crions vers lui notre détresse ;
Reconnaissons sur le chemin
Celui qui brûle nos péchés.*

*Puisqu'il est avec nous
Comme à l'aube de Pâques,
Ne manquons pas le rendez-vous
Du sang versé.
Prenons le pain,
Buvons la coupe du passage,
Accueillons-le qui s'est donné
En nous aimant jusqu'à la fin.*

Cette très belle hymne de Didier Rimaud, chantée magnifiquement par les acteurs du film "Des hommes et des dieux", pourrait très bien résumer la « plongée » dans le mystère pascal que nous vivons dans les week-ends « Pacalau » de Bretagne organisés par la Communauté Mission de France.

Il s'agit de proposer une autre façon de fêter Pâques, par une immersion dans une expérience conviviale, fraternelle, et intergénérationnelle (avec une attention particulière aux enfants...), éclairée par la Parole de Dieu et des temps de célébration, bref, quelque chose qui peut permettre de redécouvrir de l'intérieur et avec bonheur le "rituel" et de se ressourcer, même si on n'est pas habituellement "pratiquant"... Cette proposition prend en compte la situation de beaucoup de personnes, et en particulier des familles, qui ne peuvent pas vivre le « triduum pascal » en

participant aux offices du jeudi saint et du vendredi saint avant de vivre la veillée pascale et le jour de Pâques... soit à cause du rythme de vie et des contraintes du travail, soit parce qu'elles « n'accrochent pas » aux célébrations proposées dans les paroisses, ne se sentent pas concernées par ces célébrations (les deux phénomènes se renforçant mutuellement d'ailleurs).

Or, telle est bien la question fondamentale à se poser : en quoi la passion et la résurrection du Christ me concernent-elles ? Qu'est-ce qu'elles changent pour moi ?

Dans ce sens, on pourrait à propos de cette proposition parler d'une « catéchèse mystagogique », c'est à dire d'une catéchèse qui s'appuie sur l'expérience et qui la structure.¹

Cette année-là (en 2008), nous avons choisi de prendre le texte des pèlerins d'Emmaüs² comme guide.

¹ La catéchèse mystagogique fait suite au temps du catéchuménat après la célébration des trois sacrements dits "de l'initiation chrétienne" : baptême, confirmation, eucharistie. C'est une catéchèse très ancienne qui remonte aux Pères de l'Église, ces théologiens des premiers siècles de l'Église. Après avoir reçu les trois sacrements - baptême, confirmation, eucharistie - les néophytes entrent plus profondément dans le mystère en relisant la célébration pour découvrir les transformations opérées en eux et comprendre ce qu'ils ont vécu. La catéchèse mystagogique permet aussi de revisiter les rites des sacrements et découvrir si la manière de les célébrer ouvre au mystère.

² Luc 24, 13-35.

Nous nous retrouvons le « samedi saint » dans l'après-midi. Après l'installation dans une grande maison familiale rurale, au creux d'un vallon verdoyant à quelques kilomètres de St Brieuc, nous nous rassemblons, les 60 adultes et enfants, pour commencer la veillée pascale, dehors, un peu loin de la maison, dans la nuit...

Marcher dans la nuit avec les compagnons d'Emmaüs

Des phrases ont été écrites sur des pancartes, les enfants les portent et proclament au fur et à mesure de la marche : « Il est mort » « Tout est fini » « Il ne reste plus rien » « Il n'y a plus rien à voir » « C'est foutu » « Qu'allons nous faire ? ».

Nous approchons de la maison, on aperçoit de loin un feu... nous continuons la lecture du texte d'évangile, puis chantons

Mais de quoi parliez, parliez-vous tout en marchant ?

Mais de quoi parliez, parliez-vous tout en chantant ?

*Nous parlions de pluie et de vent
Des orages, des nuages,
La route va devant,
que la route est trop longue
Jusqu'aux fleurs de tes yeux,
jusqu'au soleil de Dieu.*

*Nous parlions de mort, de brouillard,
Nuit sans porte, maisons mortes,
La route vient trop tard,
que la route est trop courte,
Il n'y a plus d'été, les fleurs ont déserté.*

Nous arrivons dans la cour et là, un feu est allumé ; nous nous arrêtons à proximité. Nous sommes invités à nous rapprocher du feu et à nous mettre autour. Les pancartes sont brûlées dans le feu.

Nous allumons le cierge pascal. Les bougies de chacun sont allumées au cierge pascal.

Nous entrons en procession vers la salle préparée pour la veillée. Nous chantons l'Exultet, le chant d'exultation de la veillée pascale.

Nous déposons nos lumières près de la croix. Les enfants ressortent pour un temps à part. Les adultes sont invités à partager : « Et moi ? Quels sont mes accablements, décourage-

ments, souffrances, déceptions ? »

Ce partage se prolonge dans une Prière universelle : nous élargissons notre horizon à des situations d'accablement de différentes régions du monde, que nous voulons porter dans notre prière.

« *Et en partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur expliqua, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait* » : Pris dans l'expérience des disciples d'Emmaüs, nous comprenons pourquoi l'Église invite durant la veillée pascale à relire les grands récits de la Bible, comme la Création dans la Genèse et le passage de la mer rouge dans l'Exode. Nous comprenons que l'Égypte et le peuple hébreu, ce sont deux parts de nous-mêmes. Nous avons compris que les « premiers-nés » qui doivent mourir, c'est notre désir de nous reproduire. Le « premier-né » en moi, c'est ce que j'ai acquis à la force du poignet, c'est ce que je veux réaliser, c'est l'identité que je veux conquérir. Ce premier-né doit mourir en moi. C'est le vieil homme, le vieux levain, dont il faut se débarrasser pour le pain nouveau de la Pâque. Ce qui doit mourir en nous, c'est la figure de l'Égypte, pour permettre à la figure du peuple hébreu de naître

en nous : ce peuple qui naît du souffle de l'Esprit, par le vent de l'Orient, du côté du soleil levant ; ce peuple qui naît grâce à Dieu qui fend la mer, pour que nous puissions naître une seconde fois, naître d'en haut, du souffle de l'Esprit de Dieu.

Alors peu à peu, tous les textes de l'Écriture prennent sens ce soir-là : le passage de la mer et la traversée du désert trouvent leur signification et nous font comprendre ce qu'est la résurrection.

Et nous partageons alors spontanément d'autres passages de l'Écriture que Jésus aurait pu avoir évoqués avec les disciples d'Emmaüs. Bien sûr, tout le monde n'intervient pas, mais surtout ceux qui sont des « familiers » de la Bible... et cela permet à tous une redécouverte des récits... de l'Arche de Noé, par exemple ! Le partage aidant, d'autres évoquent une phrase ou l'autre de la Bible qui tout à coup « fait sens » pour eux. Nous avons du mal à arrêter ce temps de partage où notre cœur est tout brûlant de découvrir qu'Il nous ouvre les Écritures.

Nous terminons cette veillée pascale par le signe de l'eau. Les enfants présentent ce qu'ils

ont préparé : des fleurs en papier qui s'ouvrent au contact de l'eau. Nous sommes invités à renouveler notre baptême en venant nous signer avec l'eau. Nous demandons : « Réveille les sources de l'eau vive, qui dorment dans nos cœurs, Toi, Jésus qui nous délivres, Toi, le don de Dieu, Toi, la source de la vie ».

S'aventurer jusqu'à l'auberge

Le matin de Pâques, après un court temps de prière et de méditation à partir des tableaux d'Arcabas, nous voilà répartis dans des ateliers (lecture et partage d'un évangile, théâtre à partir d'un autre récit de résurrection, musique, art floral, cuisine et préparation du repas, peinture, etc.) Adultes et enfants sont ensemble dans la plupart des ateliers. Après le repas du midi, est proposée une balade, puis nous entrons dans la célébration de l'eucharistie. Nous reprenons la fin du récit des disciples d'Emmaüs...



toute notre vie ensemble est tissée avec le récit : « *Quand il fut à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. Alors ils se dirent l'un à l'autre : ' Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route, et qu'il nous ouvrait les Écritures ? ' »*

Les participants de l'atelier-fresque nous montrent leurs oeuvres tout en couleurs. Ils avaient représenté trois moments : le passage de la mer rouge, la montée au calvaire et le tombeau vide. Ils nous les ont présentés. Puis on a inversé l'ordre et tout à coup la figure du Christ ressuscité, du Christ cosmique, est apparue : Celui qui a les bras étendus sur la croix, il est la Parole que Dieu nous dit, il est la lumière du monde comme le soleil levant. Je me souviens de l'effet saisissant que cela a produit pour nous, enfants comme adultes. Nous avons repris alors la fin du récit d'Emmaüs : les disciples retournent à Jérusalem. C'est en se re-

tournant, en relisant toute cette histoire qu'ils comprennent. Pour eux aussi, comme pour nous avec les fresques, le tombeau vide qui semblait la fin rouvre toute l'histoire et lui donne sens. L'atelier théâtre met en scène avec beaucoup d'intériorité les femmes au tombeau, les disciples Pierre et Jean... Quelque chose se dévoile, cette présence du Christ ressuscité dans notre vie si pleine de ce jour, dans nos relations, et dans cette célébration de l'Eucharistie, où tout est beau, comme pour un repas de fête : il y a des fleurs, une belle nappe, de la belle vaisselle...

La journée de Pâques se poursuit par un bon repas et une veillée festive. Le lendemain, chacun est invité à recueillir et partager ce qui lui a été donné pendant ce week-end... Que m'est-il arrivé à Pâques cette année?

La passion et la résurrection sont indissociables... nous savons que le Christ est ressuscité, et c'est cela qui nous permet de traverser nos passions, réunies à la sienne. Le feu comme l'eau sont symboles à la fois de destruction et de mort, et de vie... Au moment où toute l'Église vit la « veillée pascale », il pourrait

être dommage de vivre le samedi soir une célébration uniquement centrée sur la Passion, avant d'entrer dans la résurrection le dimanche. Il me semble que nous avons réussi à vivre une communion avec toute l'Église en étant en complicité avec son rituel, en phase avec son « temps », tout en rejoignant et prenant en compte la vie des personnes. La fête de Pâques devient comme un « temps favorable » pour s'ouvrir à une vie nouvelle...



Quand les jeunes enseignent l'Église

par Patrick Salaün



Patrick, prêtre de la Mission de France, accompagne le Service Jeunes et anime la Communauté de l'Espérance à Ivry (94).

« *L*a foi là où on ne l'attend pas ! » ... C'est le slogan du Service Jeunes depuis 6 ans : proposer la foi à des jeunes de tous styles et toutes origines en portant l'ouverture au monde tel qu'il est, pour y trouver des traces de sens et s'y laisser surprendre... « Obéissance au réel » disait le père Augros¹.

Arrivant au Service Jeunes il y a 5 ans, j'ai longtemps vécu une sorte de complexe à ne pas afficher plus clairement la couleur ! Je m'explique : « Temps spi »², « partage de la parole et du

¹ Premier supérieur du séminaire de la Mission de France en 1941 à Lisieux

² "spi" pour spirituel

pain », « l'Évangile, ça se discute ! »... autant de formulations pour ne pas enfermer la proposition de foi dans une gangue de religion, toute « catholique³ » soit-elle ! Certains pensent qu'elles honorent insuffisamment la démarche de foi. Je préfère penser qu'elles préservent l'essentiel : la possibilité du dialogue qui fonde toute la démarche.

L'univers des jeunes est parfois étrangement hermétique. Les phénomènes de tribus, les appartenances sociales, les sensibilités religieuses ou spirituelles conditionnent souvent les réseaux d'amis. Des parois étanches se créent, infranchissables, même pour Facebook ! Chacun a ses codes d'appartenance, correspondant à des manières d'être ou de penser. Ca ne se dit pas, mais ça se sait et « ça se sent » !

L'Église a souvent des difficultés pour adapter son discours à l'univers de ses

contemporains. Il apparaît au mieux daté, au pire hermétique. Un jeune couple qui préparait son mariage se mit à rire en entendant la parole du Credo : « Il a pris chair ». Une formulation qui contenait pour moi le mystère de l'incarnation devenait pour eux le résumé d'une expérience négative : « Il a pris cher ! »...

Autant le dire, le concept « d'évangélisation » n'est pas le plus adapté. L'expression, trop ambiguë, porte une signification prosélyte, donnant à croire qu'il est plus important d'affirmer que de partager...



Faut-il pour autant se taire, s'interdire de parler ? Non, bien sûr ! Mais on ne « parle bien l'Évangile » en terre étrangère qu'en ayant pris le temps de l'inculturation. Chaque génération de jeunes est une « nouvelle terre étrangère ». On ne peut pas se payer le luxe de faire comme si nous étions attendus,

³ Catholique, rappelons-le, signifie « universel » !

car ce n'est plus le cas ! Plonger, par exemple, dans les festivals des Vieilles Charrues⁴ ou d'Aurillac⁵, c'est en faire l'expérience ! La tradition spirituelle des prêtres au travail et de toute la Communauté Mission de France devient alors un atout pour mettre en œuvre cette inculturation, et une chance pour des jeunes chrétiens de l'expérimenter. C'est une proposition spirituelle qui ne se réduit pas à la seule expression religieuse et tente d'être ouverte à tous. C'est aussi la possibilité de croire comme un chemin de bonheur.

En voici quelques récits

Un mardi à l'Espérance...
Chaque mardi soir à Ivry sur Seine, des jeunes se réunissent à la Com⁶.

« Rituel hebdomadaire... Quelques-uns s'apprêtent en cuisine, préparant le repas pour tous. Ceux qui animent cette soirée sont prêts pour accueillir les premiers venus. Les participants arrivent peu à peu et l'on s'adapte pour commencer avec souplesse. L'invité est attendu, mais arrive en avance sur le retard prévu. Le tour de présentation s'engage, faisant sourire les habitués. L'invité clôt la partie en débutant son témoignage. Ce soir, Tibhirine au programme et l'étonnante histoire des 7 moines enlevés. L'intérêt s'éveille à mesure que parle Jean-Marie et les questions fusent. Il confiera plus tard qu'elles l'auront réjoui par leur ouverture d'esprit. Le silence s'établit vraiment quand il parle de Dieu et de la foi vécue par des chrétiens en terre d'Islam. Le temps semble s'arrêter et l'écoute redoubler.
Je m'écarte un instant du témoignage pour les

⁴ Grand festival rock du centre de la Bretagne en juillet.

⁵ Festival de théâtre de rue dans la ville d'Aurillac en août. Depuis 7 ans le Service Jeunes organise des sessions sur ces deux festivals.

⁶ La communauté de l'Espérance, créée en 1996 par Pierrick Lemaitre à l'initiative de la Mission de France. Elle accueille des jeunes de toutes origines, formations, croyances pour vivre une vie communautaire et pour accueillir d'autres jeunes du réseau parisien.

regarder tous, un à un... Il y a là des habitués de la Com' et du Service Jeunes, des chrétiens convaincus et engagés, des inconnus invités pour un soir, des jeunes cathos de Versailles que le sujet attire au point de traverser le périphérique, de jeunes athées (ils se présentent ainsi...). Tous, à cet instant, se taisent et écoutent « religieusement ». Moment de communion à propos de Dieu au milieu d'un groupe si divers par son origine ou son appartenance...»

Les « mardis d'Ivry », c'est un peu une aventure : grandir dans ses convictions par la rencontre de l'autre, sans se renier. La vie et le témoignage d'un homme qui a vécu il y a deux



mille ans n'y sont pas étrangers...

Cette manière de vivre la foi chrétienne et de la proposer sans prosélytisme n'est pas facile à affirmer dans un univers catholique qui pense aussi souvent en termes d'identité et d'appartenance. Une des grâces de la jeunesse est d'être capable de transcender les clivages. Forts de ce constat, nous lui proposons de vivre la rencontre de l'autre comme une expérience spirituelle.

L'Évangile, ça se discute !

C'est tout à la fois le nom d'une rubrique (fameuse !) de l'Option Jeunes, et le thème d'une des soirées mensuelles à l'Espérance : Considérant que la Bible, dans notre univers post-moderne, est devenu un objet d'intérêt de tous ordres, réunissons-nous autour de quelques textes choisis (ceux du jour par exemple...) et parlons-en ! Discutons ! Débattons !

Chaque deuxième mardi du mois, nous ouvrons la Bible pour entendre et essayer de comprendre les textes proposés ce jour par l'Église. Généralement un texte du 1er Testament (ou de

Saint Paul) suivi de l'Évangile. La lecture commence dans le silence, puis à haute voix. Et l'échange s'amorce... « Pourquoi donc la Loi enfermerait-elle dans l'esclavage ? » « Pourquoi la Bible parle-t-elle de création quand on sait aujourd'hui expliquer les origines de l'univers ? » « Jésus n'est-il surtout qu'un contestataire de l'ordre établi ? » « Pourquoi faudrait-il que Dieu ait permis le mal ? »... Les sujets s'égrènent et chacun y prend sa part, quelle que soit sa sensibilité religieuse ou spirituelle. La Bible devient alors l'objet d'une attention commune, dans lequel chacun puise ce dont il a besoin pour sa propre recherche. Nous terminons par le psaume, déclamé ou parfois chanté, mais pas commenté. Il vient clore ce temps par la possibilité d'une ouverture à Dieu.

Il ne s'agit pas d'un « partage d'Évangile », pratiqué couramment en Église. Chacun a ses convictions et l'Évangile est le vecteur d'un dialogue ou d'un débat entre tous. Il est aussi le média d'un message divin que chacun peut entendre et reconnaître...

Les temps spi...

C'est l'expression par laquelle nous désignons ces moments où se tisse une manière de partager la foi où tout se dit sans que rien n'en soit dit ! Chacun vient dans la disposition qui est la sienne, « celui qui croit au ciel et celui qui n'y croit pas⁷ ». Certains connaissent le Christ et d'autres pas. Il est important que le cadre et le rituel soient respectueux des sensibilités dans leur diversité. Les « temps spi » sont des temps réguliers d'échange, en équipes ou tous ensemble, qui permettent l'expression des questions personnelles pour tenter d'éclairer l'événement. On est loin d'un temps de prière classique, mais c'est un moment d'ouverture à l'autre et à l'Autre, temps *spirituel* où il est même possible de prier...en plein festival !

« La session qu'organise le Service Jeune aux Vieilles Charrues permet de vivre une expérience de foi analogue à celle des prêtres ouvriers : durant 15 jours, plonger dans la masse, aux côtés des techniciens et des bénévoles,

⁷ Louis Aragon, « la rose et le réséda »

tous ces gens qui font exister ce « miracle breton » depuis 20 ans, le plus grand festival rock de France ! Notre projet : leur permettre d'expérimenter une manière de vivre la foi au cœur d'un événement de leur génération, et pas en se repliant loin de cette « vie du monde » !⁸

Si vivre la foi dans un univers aussi « magmatique » et fusionnel que les festivals est possible, alors c'est possible partout, à l'université comme au travail.

Psaumes d'hier et d'aujourd'hui...

« Depuis 2 ans, les « temps spi » ont été outillés ! Un des animateurs, Julien Lemasson, a proposé de lire à la suite un psaume d'hier et un psaume d'aujourd'hui, texte d'Évangile, suivi de l'écoute d'une chanson contemporaine, celle d'un chanteur présent au festival... « Ô Mali, ma li-

berté... » de Matthieu Chédid ; « La vie, Théodore » d'Alain Souchon... parfois liée à un événement d'actualité... « les 7 moines » de Tony-nara... On échange, avant de terminer par un temps de silence et la prière du Notre Père, dite ou écoutée.

Vient qui veut aux « temps spi », mais tout le monde n'en repart pas de la même manière : « Que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? » interroge le jeune homme riche. « Il faut peu de chose en somme, une bible, un cœur d'homme, un petit gobelet d'aluminium. » répond Souchon.

C'est une démarche analogique, qui met en écho des textes de la Bible et des œuvres contemporaines. Au cœur de chacun, elle puise à la source qui alimente sa vie. L'Évangile peut être cette source à l'heure des choix, comme une ouverture dans un univers cloisonné.

⁸ Il y a 7 ans, lorsque le Service Jeunes est arrivé à Aurillac pour imaginer quelque chose en prise avec le festival de théâtre de rue, les responsables de la pastorale jeunes d'Aurillac de l'époque « fermaient la maison » et proposaient aux jeunes catholiques au même moment un pèlerinage. Aujourd'hui, le prêtre accompagnateur, Pascal, co-anime la session avec le Service Jeunes.

Berlin... « Overthewalls ! »

La commémoration des 20 ans de la chute du mur de Berlin a été l'occasion pour le Service Jeunes d'organiser une rencontre en partenariat⁹ à destination de jeunes de plus de 10 pays européens : durant 3 jours, comprendre l'Histoire ; regarder les « murs » de nos cités ; repérer les terrains d'engagement aujourd'hui. Ponctuée de témoignages et de débats en petits groupes, chaque journée s'ouvrait par un temps commun où chacun était invité à faire en lui-même le chemin qui le séparait du sujet qui allait être abordé, préparation spirituelle. Ainsi...

C'est le violoncelle de Thomas qui accueille les 250 jeunes venus de toute l'Europe. Reprenant, malgré le voyage nocturne, l'extrait de la symphonie jouée au soir de la chute du Mur par Rostropovitch, il ouvre cette rencontre. Le silence s'installe et la salle s'obscurcit. Sur l'écran, apparaissent les visages de ces « grands hommes » qui ont fait l'histoire... Havel, Walesa, Bush et Gorbatchev, Mitterrand



et Kohl... Les événements du Monde donnent à ces humains qui représentent leur peuple la capacité de se hisser à la hauteur où les placent l'Histoire et leur responsabilité...

Boris, notre correspondant allemand, me dit qu'il manquait quelqu'un dans la série de diapos... Agenouillé devant le mémorial de la Shoah, le chancelier allemand ouvre pour son peuple le chemin de la rédemption... Geste de Willy Brandt qui dit le pardon.

Les mots, simples et dépouillés, d'Etty Hillesum accompagnent ces trois jours. Mots lumineux jaillis du fond des camps, ils portent l'es-

⁹ SGDF et DPSG (scouts français et allemands), ACAT, Secours catholique, JEC, JOC...

pérance là où il n'y a qu'abandon... Parmi toutes les paroles entendues, les mots du Christ prennent aussi place. Comme une promesse et une proposition...

Chaque matin, dans l'effervescence de la salle d'animation, nous avons tenté de balbutier une expression symbolique qui honore la diversité des jeunes rassemblés et qui les unisse dans une commune recherche spirituelle. Balbutier, c'est le mot qui convient le mieux car il n'y a pas de « boîte à outils ». Simplement notre capacité personnelle et collective à nous rendre présents à l'événement et à ses participants. A charge pour nous de le permettre.

Une attitude et une recherche...

Combien d'autres exemples diraient cette proposition de foi qui ne se cache pas derrière les mots déjà tout faits de l'Église, mais veut les incarner dans la vie de ceux à qui ils sont destinés.

C'est d'abord une manière d'être :

Il ne peut y avoir de proposition de foi que dans

des mots pouvant être compris par ceux auxquels on s'adresse. Avec les jeunes, la forme détermine le fond et la manière de le dire révèle la fiabilité du message.

Pour pouvoir comprendre l'autre, il faut se situer là où il est, de son point de vue. Il ne s'agit pas d'adopter ses valeurs et croyances, mais d'entrer dans l'intériorité de sa démarche. Il n'est pas possible de prétendre annoncer l'Évangile aux jeunes d'aujourd'hui sans entrer dans une intimité avec cette génération.

C'est un peu le fil du funambule ou la parabole du vélo¹⁰ : pour rester debout ou garder l'équilibre, il faut avancer. Avancer, toujours remettre en chantier, car si nous nous arrêtons, en fait nous reculons. La quête de sens des jeunes ne se satisfait pas des répétitions ni des outils déjà éprouvés.

Inventer, toujours, des chemins qui permettent à des jeunes d'entrer dans l'exploration spirituelle, la recherche intérieure, la rencontre du Christ... Chacun sa réponse ! Les jeunes eux-mêmes sont les premiers acteurs de cette pédagogie. Ils enseignent l'Église !

¹⁰ Spiritualité du vélo, dans Humour dans l'amour, Madeleine Delbrêl, Nouvelle Cité 2005, p.68

Un rendez-vous de trentenaires

par Cédric Salembier



Cedric et Isabelle, parents de deux enfants, sont membres de la Communauté Mission de France dans l'équipe du Rhône Vert (69)

Depuis quelques années, dans la communauté Mission de France, nous entendons parler des trentenaires. Un nouveau réseau, une nouvelle équipe, un nouveau groupe de travail ? Rien de tout cela. Qu'est-ce que le groupe « trentenaire » ? Il n'est rien. Du moins rien de formel : nous nous retrouvons lors d'une session l'été. C'est un groupe d'une relative diversité. Il est composé de personnes de 30 à 40 ans venant d'un peu partout en France. En couple ou célibataire, avec ou sans enfants, plus ou moins (voire pas) chrétien, assez « classe moyenne » et très européen de souche. Groupe qui d'ailleurs se renouvelle jusqu'à présent à peu près de moitié chaque année. Chaque ses-

sion reçoit entre 70 et 80 participants (enfants compris). Voici quelques traits qui peuvent en dessiner le portrait sociologique.

Le principe des sessions est simple : il s'agit de prendre du bon temps ensemble, avec les enfants, pour jouer, se reposer, se balader, prendre des petits déjeuners de 3 h, lire la presse et des BD, échanger sur la durée (3 jours). Quelques activités peuvent être organisées, comme faire de la confiture, un partage biblique, du vin de pêches, de la pêche sans vin et prendre de longs apéros. Effectivement, la formule « longs apéros » peut surprendre. Mais elle s'avère être un outil très efficace pour déclencher, entre personnes qui ne se connaissent pas forcément, des échanges profonds et simples. De plus cela permet de sauvegarder la notion de vacances.

Voici la liste des apéros telles qu'elle est annoncée dans le tract 2010 : Avoir des enfants... ou pas ! - Changer de job à trente ans - Apéros "Rien" - L'amour en dehors des cadres - Consomme ou somme de cons ? - Être célibataire à trente balais... - Apéros "bon dieu" - L'éducation des enfants - La politique - Quel couple pour quel(s) projet(s) ? - Ciel, mes pa-

rents vieillissent ! (et moi aussi du coup...) - 2010 : passer par la case chômage ! - La crise, quelle crise ? - Décroissance, décroï... quoi?! - J'suis vert ! - « Tu m'entends ? » la communication dans le couple...

Discrètement, nous venons d'entrer dans l'intuition des « trentenaires ». Vous pouvez remarquer que la question religieuse se situe comme étant une parmi d'autres. Ni au-dessus, ni en-dessous, ni centrale, ni dénigrée. Simplement une parmi d'autres. Cela a plusieurs intérêts : premièrement de ne pas imposer ce thème comme central auprès des participants qui ne sont pas à l'aise avec cette question.



Deuxièmement, aborder cela comme « Dieu en question » ne ferme en rien mais libère la parole et multiplie les angles d'attaques possibles, dont celui de l'incroyance ou de l'approche philosophique.

Nous approchons du cœur de l'intuition qui constitue ce groupe : le positionnement de cette question est aussi celui que l'on croise dans notre société contemporaine, à savoir que la question religieuse est une parmi d'autres. En France, particulièrement et traditionnellement, elle est renvoyée à la sphère du privé et il n'est pas rare d'avoir face à nous une réaction semblable à « Nous t'entendrons là-dessus un autre jour ». Mais lors des sessions, elle n'est pas traitée dans la sphère privée. Elle est ouverte comme étant réellement une parmi d'autres et même plus : si la religion est le « carburant » de certains de nos concitoyens croyants, pourquoi se priver d'échanges, de témoignages autour de cette question qu'est Dieu ? D'autant plus que tout le monde ne roule pas à la religion, mais nous avons tous un carburant. Bien bête serait-on de se priver d'un tel échange ! Cependant, nous remarquons que notre société française contemporaine n'ose pas, ou trop ra-

rement, aborder la question, de peur de tomber sur la question de la foi. Je pense qu'il y a un enjeu et un service à rendre à notre société de porter aux oreilles de tous des motivations personnelles, même si elles passent par une expression de foi. Cela permet d'entrer dans une démarche de compréhension mutuelle, de vivre ensemble, et aide à dé-communautariser certains problèmes de société. Un chantier « Mission de France » sûrement...

L'effort pour nous, chrétiens, est d'accepter de traiter cette question comme étant une parmi d'autres. D'accepter de ne pas la mettre au centre de la session et des échanges. De décentrer notre manière de parler et de nous positionner. La tentation est forte de parler « boutique » mais le résultat serait sans appel : nombre de personnes tourneraient la tête ou perdraient pied.

Certes, pour le croyant, la question religieuse a un poids particulier, une saveur extraordinaire, et nous brûlons d'en parler, telle la jeune amoureuse qui doit téléphoner à sa copine tellement son bonheur déborde. Le problème est que pour se faire « entendre », il faut se rendre audible. Bien souvent, lorsque nous nous exprimons sur ce sujet, nous employons des symboles, des

mots, des références d'un autre monde, d'une autre planète pour les personnes qui ne parlent pas ce langage, pour notre société qui bien souvent caricature. Nous sommes, nous aussi, souvent responsables de ce décalage.

Lors du dernier "Pakalob" en Rhône-Alpes, nous nous sommes rendu compte à quel point même les mots ordinaires pouvaient être « piégés » : nous pensions que le terme « espérance » faisait consensus, mais aux oreilles de bon nombre de personnes qui ne croient pas, il avait une connotation religieuse forte.

Nous pouvons rajouter que pour être audible il faut que nous soyons à portée d'oreille. C'est aussi cela cette session : faire une proposition où tous, chrétiens ou pas, nous puissions vivre quelque chose, ensemble. Notre recherche n'est pas dans la pertinence des thèmes des apéros. Pour la plupart, ils sont

traités ailleurs dans l'Église. Nous souhaitons plutôt les rendre accessibles à d'autres qui n'ont pas accès aux « outils » chrétiens, comme le peuvent être les sessions chrétiennes. Du coup se pose la question de rendre le spirituel présent à sa juste place... Ce n'est pas simple. Qu'il ne soit pas agressif et qu'il soit respectueux de toutes et tous : c'est-à-dire que ceux

qui croient soient satisfaits et que ceux qui ne croient pas ou moins bien soient à l'aise. C'est le principe de la laïcité à la française rapporté à l'échelle de notre petit groupe dont les invités sont des chrétiens.

Le spirituel, pourrait-on dire, est une

démarche, un acte personnel. Dans certaines circonstances, il nécessite une expression collective, c'est la « mise en religion ». Cette expression collective se trouve, pour nous, difficile à ajuster et elle soulève un certain



nombre de questions. Je conçois largement qu'un partage qui engage un « JE crois en » est accessible à l'échange. En revanche, les invitations aux moments communautaires ne me semblent pas pouvoir déboucher sur un échange en termes de partage, de rencontre. Il me semble que cela n'est que de l'événementiel ! J'ai conscience que mes propos peuvent faire bondir mais après tout, que cherchons-nous ? A montrer que notre religion est bonne, belle, intéressante, pertinente ? (bref : sauver le soldat « Église » ou faire des « opérations séduction »?). Ou travailler finement, sur la durée, à la rencontre possible mais pas obligatoire, entre deux individus, deux histoires : le copain et Jésus-Christ ? Il s'agit en quelque sorte de faire les présentations. De la même manière, lors des sessions trentenaires, nous nous sommes fait quelques amis, mais je ne resterai pas en lien avec tous. C'est le cœur de notre foi qui réside dans ce paradoxe.

Lors de la création de cette session, une question a longtemps été débattue: Qui inviter ? Fallait-il ouvrir ce projet au delà des «limites» de la communauté Mission de France ?

Cette question a levé un certain nombre de problématiques identitaires. Pour faire une génération à la Mission de France cohérente, soudée, fallait-il rester entre nous ? Nous avons tellement de choses à nous dire... Le « entre nous », c'est le lieu qui fait du bien, que nous aimons fréquenter pour retourner à la Source, être en famille. C'est le lieu que nous fréquentons dans nos églises. Certes c'est un lieu important, vivant pour nous et il nous appartient, il fait notre tradition, notre histoire liturgique, etc... mais, comme dit plus haut, c'est le lieu du culte et de la religion. Et donc le lieu du symbole, de l'initié et par extension, de l'incompréhension avec le non-initié. Il ne faudrait pas qu'il soit un obstacle pour la mission, pour ce qui a été confié à la Mission de France : la rencontre. Le lieu « source », lieu du refuge de l'identité chrétienne, n'est pas dans ses murs mais en dehors, auprès de nos sociétés contemporaines. Finalement, nous avons opté pour ce qui a toujours fait l'essence de la Mission de France : « le vivre avec ». Mêler des histoires d'hommes et de femmes pendant trois jours.



Notre identité chrétienne se reçoit de cette posture : être tourné vers l'autre (Mt 25,35), vers celui que le Roi lui-même appelle ses frères (v.40), avoir le souci de ceux-là. Ceux à qui la vie en abondance est promise et à qui il arrive d'avoir faim ou soif.

Nous pourrions conclure avec l'aspect intergénérationnel. Pour avoir libre champ dans nos apéros (entendre ne pas avoir à se lever dix fois pour faire à manger ou s'occuper des enfants), des plus jeunes et des plus vieux viennent « rendre service ». Nous comprenons bien cette formule au sens fort : ils se mettent au service de la qualité de nos échanges. Ils nous donnent du temps et pour nous c'est précieux. Le reste de la journée, ces « donneurs de temps » vivent avec la troupe et les échanges intergénérationnels vont bon train et sont très riches. Ils nous remontent certaines questions, certains encouragements. Quelques anciens nous témoignent de l'affection dans notre démarche d'ouverture. Cela leur rappelle souvent quelque chose... Merci de leurs témoignages.

Les réseaux, lieux de parole d'une Église aux frontières

par Marie-Odile Pontier



Coordinatrice des réseaux de la Communauté Mission de France, Marie-Odile est membre de l'équipe "Cultures et Foi" d'Île-de-France.

Comment situer l'expérience des réseaux de la Communauté Mission de France au regard de tout ce qui se cherche aujourd'hui dans l'Église ? C'est en 1998 que la formule des réseaux de la Mission de France est née, comme une forme nouvelle de participation à la mission dans un monde marqué par d'intenses processus de transformation, dans des interactions à l'échelle mondiale de plus en plus complexes. Ces réseaux sont au service d'une intuition particulière, celle de croire que dans les mutations actuelles de nos sociétés, il y a à découvrir des manières nouvelles de tisser des chemins de vie avec et pour tous, en particulier pour les plus démunis. Cette intuition naît aussi de la foi que

Dieu continue de se manifester dans toute vie humaine, souvent là où on ne l'attend pas.

Un réseau se rassemble à partir d'un champ commun d'expérience humaine (santé, justice, social, éducation, rural, scientifique, travail en entreprise, élus-citoyens, séparés-divorcés-remariés, rencontre de l'étranger, médias, etc.) et cherche à communiquer son travail à la réflexion de l'Église et si possible à la société. Chaque réseau est constitué de professionnels et de bénévoles situés de manières différentes, ce qui enrichit le dialogue et la réflexion et permet de croiser les approches. Par exemple, le réseau santé rassemble des aides-soignants, des infirmières, des orthophonistes, des médecins, des dentistes, des kinésithérapeutes, etc. Des personnes loin de l'Église ou agnostiques se retrouvent dans ce travail des réseaux parce que c'est un travail de recherche enraciné dans la vie et les questions des participants. Dans ce cadre, le "détour" par un texte biblique est perçu comme un chemin de sens qui, a priori, ne dit pas où il mène le groupe qui accepte de le lire....

Qu'est-ce qui fait courir les réseaux ?

Travailler à la justesse de l'attitude chrétienne est au cœur du partage de ces réseaux : « Comment notre métier est-il encore au service de l'homme ? » L'enjeu est d'inscrire, dans sa propre existence et dans son engagement social et militant, le tranchant de l'Évangile. En ce sens, les réseaux sont des lieux d'Église pour ceux qui y participent, que l'on soit membre actif d'une communauté chrétienne ou non. Ainsi, le réseau Blaise Pascal, dont la Mission de France est partenaire, offre à des scientifiques un lieu pour laisser résonner ensemble questions scientifiques, philosophiques et théologiques. Son intuition consiste à penser que comprendre le monde et le contempler ne peut se faire en vérité que dans une attitude de gratuité. D'autres réseaux prennent systématiquement le temps de lire un passage biblique et laissent advenir un sens possible pour leur pratique professionnelle.

« Tous les textes de l'Écriture sont inspirés par Dieu ; celle-ci est utile pour enseigner, dénoncer le mal, redresser, éduquer dans la justice ; grâce à elle, l'homme de Dieu sera bien armé, il sera

pourvu de tout ce qu'il faut pour faire un bon travail (2 Tm 3,16-17). Ces quelques mots de Paul à Timothée font étonnement écho à ce qu'est le travail social : il s'agit aussi de dénoncer, de redresser, d'éduquer dans la justice... avec une grande patience et le souci d'instruire. Notre époque nous met au pied du mur car la politique ultralibérale ose stigmatiser certains types de population et le pauvre est assimilé au délinquant. Cela pousse à relire la déclaration des droits de l'homme et comme chrétien, à faire le détour par les Ecritures bibliques qui ne cessent de dénoncer les injustices. Devant cette sorte de désespérance de la société, on a envie d'autre chose ! » Réseau Social.

Le partage d'expériences professionnelles fortes amène à parler de ce qui se joue de confiance et de foi dans les relations humaines et les événements. Reconnaître comment la foi est à l'œuvre dans des langages différents de celui auquel les chrétiens sont habitués est un vrai apprentissage. Nous ne sortons pas indemnes des questionnements, des peurs et des interrogations des hommes de notre temps. Que cette recherche se fasse avec d'autres situés différemment que soi-même

est nécessaire car ce n'est qu'ensemble que nous pouvons indiquer Celui par lequel chacun est aimé inconditionnellement. Récemment, le réseau Elus-Citoyens a ouvert diverses pistes : « Comment notre rapport à l'altérité et à l'universel en politique travaille-t-il nos représentations de Dieu ? Comment notre désir de fraternité est-il labouré et éclairé par les inévitables conflits ? » De son côté, le réseau International a choisi de se poser une question essentielle : « Comment le contact avec l'étranger transforme-t-il notre foi ? »

« Prêtre pour les incroyants ! Envoyé aux plus lointains ! Tout cela je l'ai dit et assumé. Je ne récus pas. Mais aujourd'hui, je me demande ce qu'est un incroyant. Cela ne me fait plus guère sens, parce qu'en Chine, je n'ai rencontré que des hommes et des femmes de foi, selon la Syro-phénicienne. Ma vie en Chine m'a au moins appris que les hommes, les peuples sont autonomes dans leurs références culturelles et que leurs quêtes, sans être religieuses, sans être référées à un Transcendant Personnel, n'en sont pas moins spirituelles. » Réseau International.
« À quoi nous sert le temps libéré par l'activité de nos machines ? Est-ce du temps libéré pour

réfléchir ? C'est ce que Jésus fait au puits avec la samaritaine, il lui donne l'occasion de penser et cela la renvoie à l'espace de la prière... Jésus, qui a soif, désaltère la samaritaine par sa parole : elle abandonne sa cruche quand elle part au village. La femme, qui a faim d'amour, a nourri Jésus de leur dialogue. Celui-ci dira à ses disciples revenus de faire les courses : « Ma nourriture est de faire la volonté de Dieu. » Qu'est-ce que cela nous enseigne sur le problème de l'accès et de l'usage de l'eau pour nous aujourd'hui ? » Réseau rural.

Ce qui s'invente par les réseaux...

Aucun réseau ne fonctionne tout-à-fait de la même manière. Comme il s'agit de rester au plus près de ce qui se joue dans un champ d'activité donné, l'organisation de chaque réseau est en partie liée aux habitudes propres à chaque milieu professionnel, civil ou pastoral. Un réseau permet de dépasser les habituels cliques sociaux en réunissant des professionnels situés différemment. Ce n'est pas si courant, par exemple, que des secrétaires, des compta-

bles, des techniciens et des cadres puissent se parler en vérité de leurs points de vue, ce qui, en entreprise, est souvent soit l'objet de non-dits, soit source de conflits. Ecclesialement, il permet aussi un type de partage à égalité entre prêtres, diacres et laïcs, chacun étant inséré professionnellement.

« Pouvoir échanger avec d'autres sur le sens qu'on donne à son travail, entendre la pertinence de ses questions et la résonnance positive qu'elle a chez d'autres, y compris situés différemment au sein d'une entreprise, permet de résister à certaines pressions économiques de la hiérarchie qui mettent peu à peu en péril l'importance de penser le travail comme étant d'abord pour la vie de l'homme. » Réseau Travail en Entreprise.

Il n'y a pas de thème d'année imposé aux réseaux, chacun est invité à élaborer sa réflexion à partir du partage de la précédente rencontre. Les réseaux Santé, Social et International proposent aux participants d'écrire un récit qui raconte une situation vécue dans le cadre de son travail ou de sa mission. Ces récits font alors

l'objet d'une relecture en réseau et sont mis en résonance avec un récit biblique, lui aussi lu et interprété ensemble. Ces différentes relectures permettent de révéler ce qui se joue de fondamental sous des apparences difficiles à décrypter spontanément. L'écoute attentive et la prise de notes respectueuse des expressions propres aident chacun à mettre sa foi en travail, à élaborer une parole qui soit source de sens pour soi et ses contemporains. Le détour par un langage autre est parfois stimulant : un objet, une œuvre d'art visuelle ou musicale, une voix venue d'ailleurs, de Chine ou d'Algérie.

« Lors de la rencontre sur la thématique du secret professionnel/secret de famille, une personne a déposé sa carte vitale sur la table pour signifier que ce qui devrait être confidentiel, l'est de moins en moins. Une autre a apporté trois pelotes de laine de couleurs différentes pour signifier la complexité des liens entre les parents et leur enfant lors de situations de rupture de couple : l'enfant est souvent chargé de lourds secrets, bien trop lourds pour lui qui est la plus petite des pelotes de laine ». Réseau Santé Bretagne.

La richesse des réseaux est aussi d'essayer d'articuler une réflexion socio-économico-politique et une relecture de positionnement personnel au travail. Cette articulation ne va pas de soi car le militantisme des générations plus âgées était ancré dans un travail approfondi d'analyse socio-économico-politique tandis que la recherche de sens des générations nouvelles s'oriente davantage vers un travail de relecture au plus près de la vie quotidienne.

« Que souhaitons-nous transmettre aux élèves : savoir, compétences, valeurs ? S'agit-il de transmettre et/ou de témoigner ? Il existe un décalage entre ce que nous souhaitons transmettre et ce que nous transmettons de fait à nos élèves ou à nos enfants. Ce que l'on transmet, c'est ce que l'on vit. Comme enseignant, on transmet autant par notre façon d'être que par notre discours : par exemple, dans les conflits, on donne à voir des choses sur la façon dont on considère les élèves, le groupe... Les jeunes nous observent beaucoup et cela explique en partie que des situations s'enveniment (une classe entière braquée contre un professeur...). Donc, je ne peux pas vouloir transmettre sans

être en même temps témoin. La notion de témoignage est très forte : elle exige une cohérence entre ce qu'on voudrait être et ce qu'on est vraiment. » Réseau Éducation.

« Je suis informaticien depuis trois ans dans une entreprise qui crée des logiciels pour des banques. Les six cent salariés ont le statut de cadre et sont très bien payés. Il y a le souhait de fidéliser les gens : on peut changer d'équipes, de secteurs, mais il n'y a pas vraiment d'évolution de carrière possible. Il y a un côté agréable dans ce travail ensemble. Les tensions se jouent surtout dans le rapport avec les clients. Mais j'ai du mal à donner un sens chrétien à mon travail. Comment j'aide à humaniser la société par ce travail ? Comment l'articuler avec la foi ? » Réseau Travail en entreprise.

Ce qui se joue en termes d'hospitalité

La diversité des situations parlées dans les réseaux et la diversité des personnes qui y sont engagées mettent en lumière qu'il y a diffé-

rentes manières de vivre en résonance avec la Bonne Nouvelle. Pour rejoindre l'autre, il faut lui donner sa place, qu'il se sente accueilli comme il est. C'est une question d'hospitalité à la manière dont Jésus accueille chacun sans mettre de conditions préalables. C'est aussi un travail d'écoute hospitalière, un travail qui, au jour le jour, est modeste, humble et qui prend du temps. C'est une écoute aux frontières de l'Église afin de rendre compte aujourd'hui comme hier de l'espérance qui est plus forte que toute désespérance. Les réseaux rendent ainsi possible une présence d'Église pour ceux qui sont au seuil.

« Venant pour la première fois au réseau santé, ne connaissant personne et n'ayant aucun a priori sur la Mission de France pour la bonne raison que je n'en n'avais jamais entendu parler avant, je me suis sentie bien accueillie. Renouant depuis très récemment avec des chrétiens, j'ai apprécié de rencontrer des gens d'horizons très divers, qui ne brandissaient pas leur étiquette « catho » et avec lesquels je ne me sentais pas d'avance exclue. J'ai été très vite touchée par la qualité de l'écoute qui régnait autour de la table et heureuse que cha-

que parole soit accueillie équitablement, que l'on soit médecin ou aide-soignante. Parler sans être interrompue, sans être jugée, déposer le trop plein d'expériences parfois douloureuses à vivre est libérateur. Les récits des autres font écho à des questionnements, redonnent du sens à une vie professionnelle où la souffrance que l'on côtoie nous laisse parfois sans voix. » Cécile, aide-soignante à domicile.

La souplesse d'organisation et l'ouverture à beaucoup permet aux réseaux de s'inviter mutuellement pour échanger sur des questions qui croisent différents domaines de compétence. Ainsi les réseaux santé, social et justice ont organisé un forum autour d'une question importante : sur quels leviers peut-on agir pour transformer les violences dans certains milieux (établissements scolaires, pénitentiaires, foyers, familles, etc.) ? En Bretagne, le réseau Santé et le réseau Social ont décidé de se réunir le même jour et au même endroit pour prendre un temps commun de rencontre à partir d'une problématique d'abord partagée dans chaque réseau. L'université d'été de la Communauté Mission de France qui a lieu environ tous les

deux ans devient le lieu privilégié pour cet enrichissement mutuel des réseaux entre eux.

« Pour une personne qui est au RMI, c'est normalement un élu municipal qui devrait signer le contrat proposé. Mais les élus préfèrent que ce soient les travailleurs sociaux qui s'en occupent, car ce n'est pas facile d'entrer en contact direct avec les personnes en situation de précarité. La personne est prioritaire sur tout. C'est ce que dit la pensée sociale de l'Église. Il y a pourtant des situations d'injonction administrative, où le travailleur social n'a pas la possibilité de donner la parole à la personne autant qu'il serait souhaitable. Si cette personne a des problèmes de santé ou des problèmes avec la justice, le travailleur social se trouve pris entre différents enjeux collectifs pas faciles à concilier. On est toujours dans cette tension entre le collectif et le personnel. Et il est vrai que l'intérêt général est aussi important. » Réseau Social.

Non pour conclure mais pour continuer d'ouvrir le champ des possibles, il me faut encore parler du réseau Séparés-divorcés-remariés car il joue pleinement sa vocation d'être au service d'une Église qui aime se tenir aux fron-

tières, lieux où la vie ne cesse d'interroger la pertinence des lois propres à chaque territoire. Son objectif principal est de dire les chemins nouveaux vécus dans le cadre des couples et des familles, afin d'aider à porter une attention particulière à ceux qui vivent des situations relationnelles complexes dans un contexte de précarité. La lecture de nombreux récits de vie de personnes séparées ou divorcées révèle ce qui se joue de paradoxal dans l'épreuve : chaque crise est à la fois un événement de grande souffrance, voire de destruction, et en même temps la possibilité de construction, de découverte plus profonde de soi-même, des autres et

de Dieu. Nous touchons là le cheminement de la Pâque qui fait dire que la Bonne Nouvelle n'est pas quelque chose en soi ni un idéal à atteindre, mais une réalité qui se vit dans chaque itinéraire humain, y compris les plus rudes. Cet accueil du mystère pascal dans des vies déchirées a encore à être reconnu et nommé plus explicitement par l'Église, avec l'attente de paroles et de gestes qui manifestent davantage l'amour inconditionnel et sans mesure de Dieu pour tous. Les réseaux de la Communauté Mission de France ont de nombreux atouts pour y contribuer à leur manière.

Notre religion, c'est celle du marin

par Dominique Fontaine, Guy Pasquier, Arnaud de Boissieu



Dominique, vicaire général de la Mission de France, est membre du Comité de rédaction.

J'ai eu l'occasion en mai 2010 de participer à la Rencontre nationale de la Mission de la Mer, chargée dans l'Église de France de la pastorale des gens de mer, comme on dit. Les liens entre la Mission de France et la Mission de la Mer sont anciens. Il m'a semblé que la façon de faire de la Mission de la Mer était significative de ce que nous cherchons à mettre en valeur dans ce numéro de la Lettre aux Communautés : une façon pour l'Église de lier « le dire » et « le faire ».

J'ai découvert que les membres de la Mission de la Mer arrivent à vivre le dire et le faire en même temps, comme on respire, comme deux temps d'un même souffle. En effet, dans le

Je monte une échelle de coupée. Aujourd'hui je n'ai ni mon casque orné du logo du foyer des marins, ni ma petite croix discrète et suggestive, aucun insigne indiquant ce que je viens faire à bord. Pourtant, à la coupée, le marin me dit immédiatement : - Tu es du seamen's club ! Je lui demande comment il l'a deviné. Il me répond : - Parce que tu souris.

Juste un sourire, minuscule et dérisoire dans un petit coin de son tour du monde. Je n'ai guère autre chose à offrir aux marins en escale. Une goutte d'eau dans la mer. Si ce marin inconnu m'a reconnu à un simple sourire, c'est qu'il lui rappelle d'autres, à Kobe ou à Durban, à Montevideo ou à Montréal... Dans quelques milliers de ports du monde, des hommes et des femmes de bonne volonté ou des prêtres, tous de bon sourire, font les mêmes visites, aux mêmes marins. Et notre mission dérisoire devient d'un coup universelle. Que nos réseaux s'appellent Flying Angel pour les églises anglicanes, Stella Maris pour les églises catholiques, Seamen's Mission pour les églises luthériennes, peu importe. Nous sommes unis dans un seul but : offrir un sourire minuscule et universel aux marins en escale.

Arnaud de Boissieu



« faire », en l'occurrence l'accueil des marins, les visites de bateaux, la solidarité, il y a déjà une démarche spirituelle qui met « au cœur de la foi ». De même dans le « dire », dans l'expression religieuse des bénédictions de bateaux, dans les célébrations à bord ou dans les foyers d'accueil, se vit une solidarité profondément humaine. Ces célébrations liturgiques expriment symboliquement

ce que vivent les marins : la fragilité et la petitesse des hommes face aux forces de la mer ; la solidarité nécessaire à bord, à laquelle on est condamné, fraternité qui est de la responsabilité du capitaine, solidarité vécue grâce à « deux ou trois qui s'attellent à ce que tout se passe bien » ; le besoin de protection aussi, que les marins demandent ; la mémoire des marins péris en mer ; enfin l'unité du genre humain, qui est vécue de façon très naturelle par les nouvelles générations de marins.

Je voudrais partir du témoignage de Guy Pasquier durant cette rencontre nationale.



Prêtre de la Mission de France, Guy a navigué 15 ans comme électricien de bord et il est maintenant secrétaire général de la Mission de la Mer.

Bénédiction-exorcisme à bord d'un pétrolier : le Torm Ohio, le 17 mars 2010.

Quai de Jonction, Le Havre ; bateau sous pavillon Danois, équipage Indien. Hier, j'ai été contacté par l'agent pour aller à bord de ce bateau et y faire une « bénédiction ». Ce matin, j'ai discuté quelques instants avec le commandant ; il m'a dit avoir beaucoup d'ennuis et de tracas ; le chef mécanicien ajoutait qu'ils avaient beaucoup de contrôles, d'inspections... C'était dur à vivre, à porter et à supporter. J'ai demandé au commandant s'il y avait des chrétiens à bord, pour les associer à la petite célébration ; c'était le cas, avec le cuisinier et quelques autres. Il a ajouté : « à bord, il y a des hindous, des musulmans et

des chrétiens ; quant à moi, ma religion, c'est celle du marin ». Ce qui lui importait, j'interprète peut-être, c'était le sort des hommes à bord, leur capacité à vivre ensemble, à se tenir ensemble pour faire face à toutes les difficultés, au-delà de toutes les particularités de cultures ou de religions. La bénédiction n'allait pas remplacer la compétence des hommes, mais pouvait peut-être redonner le courage et la force pour surmonter les difficultés et aller de l'avant. J'ai retrouvé tout l'équipage au carré. J'ai mis mon aube, je me suis présenté, j'ai récité le psaume 106 et le récit de la tempête apaisée, avec un petit commentaire. J'ai fait une prière de bénédiction, et béni le bateau, l'équipage, avec de l'eau de Lourdes. Au moment de réciter le Notre Père, j'ai invité les chrétiens à le dire avec moi ; je fus surpris d'entendre que chacun reprenait chaque bout de phrase après moi. J'ai laissé ensuite la petite sainte Vierge qui sert de fiole : elle fut recueillie par le cuisinier, avec le brin de buis, pour porter ensuite partout la bénédiction, depuis la passerelle jusqu'à la machine. J'ai su que le cuisinier avait donné un morceau de buis à chaque membre de l'équipage.

Un bateau turc est en escale. Plusieurs officiers me reçoivent. Je leur remets le tract du foyer des marins et je les invite à nous rendre visite ce soir. Je peux commander le minibus s'ils le veulent. Le capitaine me répond : "Désolé, nous avons un changement de programme, nous partons plus tôt que prévu. Nous ne pourrons donc pas venir dans votre église". Ce n'est pas moi, c'est lui qui a prononcé le mot. J'ai dit "seamen's club", il a compris "église". Parce qu'il sait que la majorité des foyers des marins sont des œuvres d'églises. Et pour lui, turc, donc musulman, qu'est ce que l'Église ? Un lieu où il peut boire une bonne bière, téléphoner à Madame, et où on ne l'embêtera pas avec la religion. C'est une très belle définition de l'Église. En termes un peu plus théologiques, pour lui, témoin extérieur, l'Eglise est un lieu universel (des foyers partout dans le monde), convivial (merci à la bière fraîche !), un lieu de relation (merci aux téléphones), et enfin un lieu de services offerts sans arrière-pensées de récupération.

Arnaud de Boissieu

Il fallait certainement aider cet équipage à retrouver la force nécessaire pour mieux se tenir ensemble, et faire face ainsi à l'adversité. Le « support » fut cette petite célébration demandée à un prêtre catholique. Je crois que tout le monde fut sincère. A travers ce geste, j'ai fait un bout de chemin avec eux.

Essayons de comprendre ce qui s'est passé dans cette visite de bateau. Il y a d'abord un « faire » somme toute assez banal pour un membre de la Mission de la Mer : une visite de bateau. Mais c'est une visite spéciale, avec une demande religieuse : une bénédiction (un « dire »). L'expérience professionnelle de Guy lui a fait sentir immédiatement une solidarité avec cet équipage : les problèmes, les inspections, le stress. C'est dans ce contexte collectif et professionnel difficile qu'est demandée une bénédiction. Une bénédiction qui va avoir un rôle social, celui de recréer du lien dans l'épreuve, de prendre du recul, de « se tenir tous ensemble pour faire face ». Parce que Guy a déjà vécu ces situations, il a pu sentir d'emblée la situation de l'équipage et trouver l'attitude et « les paroles qui conviennent lorsque des frères sont démunis ».

Ce n'est donc pas par hasard qu'il a choisi le psaume 106 qui parle de « ceux qui sont embarqués en haute mer », ainsi que l'évangile de la tempête apaisée. A propos de ce récit évangélique, je me rappelle ce que Clément Pichaud avait dit lors d'une précédente rencontre de la Mission de la Mer : « Ce n'est pas un sauvetage en mer. Jésus n'est pas notre sauveur, mais notre sauveur. Il n'est pas venu sur un bateau dans lequel il ne risquait rien. Il est dans notre bateau, sans protection, à ses risques et périls. Ce qui change tout, c'est que Jésus est avec nous. Encore faut-il que nous soyons avec lui. Il faut lui faire confiance, le laisser faire son travail en nous. » Je ne sais pas si Guy a fait un tel commentaire ce jour là, mais il me semble que la Bible, en particulier les psaumes et les récits évangéliques, sont une parole étonnante qui peut parler à tous, chrétiens ou non.

Je note dans le témoignage de Guy la bénédiction comme une force pour affronter les difficultés. Ces marins étaient en quête d'un salut, d'un salut concret : pouvoir continuer leur traversée et arriver à bon port, comme les marins du psaume 106 : « Ils ont crié vers

le Seigneur qui les a tirés de la détresse, réduisant la tempête au silence. Ils sont heureux d'être conduits au port qu'ils désiraient. » La bénédiction que Guy a proposée ne demandait pas à Dieu que les marins soient préservés des difficultés, mais qu'ils puissent les traverser ensemble, qu'ils puissent être protégés, au sens de pouvoir affronter ensemble les difficultés sans être submergés. La preuve est dans le Notre Père récité par tous les marins à la suite de Guy, ainsi que le brin de buis que le cuisinier ira donner à chaque membre de l'équipage. Guy n'a « récupéré » personne. Pas besoin d'être chrétien pour sentir la capacité de fraternité qu'il y a dans la référence à cet homme Jésus de Nazareth. Il y a même eu ce jour-là de l'invention liturgique, à travers le buis partagé (geste qui rejoint celui de beaucoup de paroissiens le dimanche des rameaux, qui viennent faire bénir du buis pour leurs voisins.)

Dans cette bénédiction de l'équipage, Guy a vécu l'Église selon Vatican II, « signe et moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité du genre humain ». C'est d'ailleurs ce que le député de Port de Bouc (où se tenait la rencontre nationale) a souligné en disant que l'action de

la Mission de la Mer nous rappelle que nous appartenons tous à la même famille humaine. Ce qu'a vécu Guy est emblématique de cette unité du genre humain vécue à travers le brassage des équipages multinationaux.

La bénédiction qu'a faite Guy, comme les autres célébrations (fêtes et bénédictions de la mer, gerbes jetées en mer pour les marins disparus, etc.) renvoient immédiatement à un « faire » qui est d'agir pour améliorer le bien être des marins, pour donner du crédit à la parole des marins.

Et ce « faire » peut devenir un « dire », au sens d'une parole de Dieu pour nous, de quelque chose qui nous est dit de Dieu. Il y a une façon d'agir ouverte sur la profondeur de l'humanité en nous qui peut faire découvrir Dieu. C'est ce que dit très bien, me semble-t-il, Bernard Vincent¹ dans sa contribution :

« Dans toute relation, même dans une grande amitié et un grand amour, il y a toujours ce petit quelque chose qui empêche l'intimité profonde entre deux êtres. Et je me demande si ce n'est

pas dans le face à face avec Dieu, seul, sur un quai, dans sa voiture, dans son appartement, à l'arrière d'un navire, qu'on rencontre l'autre en profondeur dans une union totale. Il faut ajouter aussi que dans toute union intime avec Dieu, il y a toujours des risques d'intellectualisme, de sentimentalité. N'est-ce-pas dans le sourire, la poignée de main, l'aide sous toutes ses formes aux marins que l'on rencontre Dieu, qu'on est dans un face à face avec lui, dans une intimité profonde ? »

La foi qui anime les membres de la Mission de la Mer, la lecture de l'Écriture par laquelle ils se laissent transformer, la prière, la liturgie, tout cela participe à leur service de l'humanité. Des personnes ou des institutions non liées à l'Église le disent parfois, comme par exemple le commandant du port de Marseille lors de cette rencontre nationale : « Vous fournissez un accueil universel, il ne peut que rester universel, sans distinction d'origine ou de religion. La notion de solidarité est un peu mise à mal aujourd'hui. Vous recevez des confidences des

1. Bernard Vincent, diacre de la Mission de France, a navigué pendant 30 ans.

marins en difficulté. Votre travail d'écoute et votre chaleur humaine sont essentiels. »

Cette façon de lier le « dire » et le « faire », l'annonce de l'Évangile et l'engagement solidaire, me font penser à une phrase de Madeleine Delbrêl qui dit bien une certaine façon d'être missionnaire, dans laquelle la Mission de France s'est retrouvée : « Une fois que nous avons connu la Parole de Dieu, nous n'avons pas le droit de ne pas la recevoir ; une fois que nous l'avons reçue, nous n'avons pas le droit de ne pas la laisser s'incarner en nous ; une fois qu'elle s'est incarnée en nous, nous n'avons pas le droit de la garder pour nous ; nous appartenons dès lors à ceux qui l'attendent² ».

Je fais résonner cette phrase avec celle du capitaine du Torm Ohio : « Ma religion, c'est celle du marin ». Oui, ce capitaine « appartient » à ses marins, il se sent responsable d'en faire des frères, il a vis-à-vis d'eux une sorte de res-

ponsabilité « pastorale ». Il y a une religion du marin qui dit quelque chose de l'humanité de l'homme, de l'ouverture de l'homme sur Celui que nous nommons Dieu. Jésus, le Bon Pasteur, pourrait dire comme le capitaine : « Ma religion, c'est celle du marin », ou plus largement, « ma religion, c'est celle de l'homme », de l'homme à faire vivre, à faire vivre d'une vie authentique, d'une « vie en abondance ».



photo : Héléne David

² Madeleine Delbrêl, Missionnaires sans bateaux, 1943

L'eucharistie des mille galets



Arnaud, prêtre de la Mission de France, accueille les marins au Foyer de Port de Bouc (13)

Dimanche soir : le foyer des marins s'anime. Un, deux, trois minibus ont déversé leur lot de marins, de cinq ou six nationalités. La bière coule et l'ambiance est bon enfant.

C'est dimanche et certains marins seront heureux de prier. J'ai préparé une feuille avec les lectures du jour. J'ai mis un petit panneau annonçant la messe et je l'ai montré aux marins. J'ai lu dans leurs sourires que quelques-uns seront heureux de me rejoindre à la chapelle. J'attends l'arrivée du dernier minibus. Je joue finement avec la montre : je n'invite pas trop tôt, tant que tous les minibus ne sont pas arrivés. Mais si j'attends trop, si la bière a déjà

un peu trop coulé, il sera difficile d'entrer à la chapelle.

Voici le dernier minibus. Six ou huit marins se précipitent au comptoir, demandent des cartes téléphoniques et courent vers les cabines. Le téléphone me fait une sérieuse concurrence, mais je l'accepte de bon cœur, car certains marins n'ont pas appelé leur famille depuis trois mois ou plus. Priorité absolue au téléphone, à ce lien entre les familles : c'est vital !

Il est huit heures. Je baisse la musique d'ambiance et je sonne la cloche. Je capte le regard inquiet de quelques marins. Je m'amuse de cette petite farce : non, ce n'est pas encore l'heure de la fermeture !

- J'invite les catholiques à la 'Holy Mass' du dimanche.

Quelques marins arrivent à la chapelle, un rien intimidés. Deux cent marins sont passés au foyer cette semaine, et autant ont été visités sur les bateaux. On a causé religion, quand l'occasion s'est présentée. Ils sont là maintenant, cinq ou six, si peu nombreux, presque surpris de se trouver dans une chapelle. Pourtant, tant de marins aimeraient trouver ce soir une église pour les accueillir, mais ils sont sur leurs ba-

teaux, à quelques encablures d'ici, ou à l'autre bout de la planète, peu importe : ils sont partout, sauf ici. Nous prions avec eux, pour eux.

J'ai mis de la musique en guise d'accueil. Je distribue les feuilles avec les textes du jour. Et je les invite à écrire dans notre livre de prière, ou sur un des galets préparés pour eux, qui rejoindra les mille ou deux mille galets disposés devant l'autel :

- 'Welcome' dans notre chapelle. Nous ne sommes pas nombreux ce soir. Mais voyez, mille marins vous ont précédés ici. Ils savent que chaque dimanche, nous prions ici. Nous allons prier pour eux, avec eux. Notre chapelle est petite, et pourtant nous sommes mille, ce soir ! Je vous invite à ajouter votre galet. Dimanche prochain, vous serez probablement en pleine mer, peut-être de quart, loin de tout. Vous vous souviendrez alors de votre galet, vous serez avec nous et nous prions ensemble.

Ces mille galets font foule devant l'autel. Ils portent une date, ou le nom d'un bateau, ou celui d'un être cher. Ils transforment notre petit oratoire en cathédrale sans limite.

J'ai préparé un bout d'homélie, que je compte leur servir tout à l'heure. Est-ce bien un ser-

mon, ce que je vais leur dire à ces marins qui ont la chance, le hasard, de se trouver ici ce soir, mais qui ne repasseront pas avant des semaines, ou des années ? De quel droit pourrais-je les sermonner, moi qui suis si loin de leur vie ? Je me contente de quelques paroles d'encouragement, dans leur vie difficile : vous n'allez pas à la messe ? La belle affaire ! Vous êtes les meilleurs chrétiens du monde quand vous faites votre boulot à bord ; le reste, c'est à nous terriens de le faire. Ah si, je sermonne bien un peu : "Soyez fidèles". C'est si important. Il ne faudrait pas qu'ils deviennent les agents propagandistes des maladies modernes, les marins.

Ils sont là, devant moi, respectueux et appliqués, mes paroissiens d'un seul soir. Rien dans la durée, ils ne font que passer. La durée nous est refusée. Je resservirai le même sermon dimanche prochain, à quelques autres marins... La durée, elle est pour eux, avec leur famille, à dix mille kilomètres. En guise de prière universelle, je leur demande de nommer leur femme, leurs enfants. Il y a place pour eux aussi dans notre minuscule cathédrale qui se peuple peu à peu d'Helena, de Jane, de Leonora... Je m'applique à répéter chaque prénom, que je fais

redire chaque fois que je ne l'ai pas compris, comme pour bien m'assurer de leur présence parmi nous. Notre mystérieuse communion demande cet effort.

Nous terminons la messe par la prière des marins. C'est une belle prière, une manière de Notre Père des marins. J'invite les marins à garder avec eux le texte de cette prière, et puis, dimanche prochain, quand ils seront loin de toute terre, et loin de toute église, et loin de notre chapelle, et loin de leur famille, et loin de nos galets, alors, dans la solitude du bateau, dans la discrétion de leur cabine, dans le silence de la passerelle, ou dans le vacarme de la salle machine, et peut-être à deux ou trois dans une cabine, je les invite à redire cette prière. Nous serons ensemble, une fois encore, dimanche prochain et tous les dimanches de l'année.

Dimanche encore. Les bus ont déposé leur lot de marins. Ils font une brève escale au foyer. J'ai sonné la cloche du dimanche. J'ai précédé les marins à la chapelle. Je suis seul. Vont-ils venir ? "Venez, tout est prêt pour le banquet". Qui va me rejoindre ? J'ai mis des chants philippins, j'ai préparé les lectures du jour. Dix minutes, vingt minutes. Personne ne passe la

porte. Ce soir, comme pour goûter un peu à leur solitude de marins, je reste seul. Comme eux. Seul ? Pas vraiment. Je fais défiler dans ma tête les visages des marins rencontrés durant la semaine, lors des visites à bord. J'y associe les marins qui sont à trois pas d'ici, accrochés au téléphone, scotchés devant le bar, ou tournant autour du billard. La voilà, ma paroisse : un peuple immense aux quatre bouts des mers, mais je ne suis pas même capable d'en rassembler quelques-uns. Et puis, juste là devant moi, au pied de l'autel, il y a mille galets. Ce sont mille passages de mille marins. Ils sont là devant moi, ces galets, non ces marins. Où sont-ils ce soir ? Combien sont au travail, sur une mer lointaine ? Quand ont-ils écrit leur galet ? Il y a une semaine, il y a un an ? Certains n'ont pas besoin de téléphone, car ils sont chez eux, enfin. Combien d'entre eux se souviennent de leur galet, cette bouteille à la terre déposée par hasard sur un rivage dont je suis le veilleur... Ils sont ma prière ce soir, seul dans la chapelle, comme beaucoup sont seuls, sur leur bateau. Nous sommes loin. Et nous sommes en communion. C'est un grand mystère, la communion des mers...

Seul dans la chapelle, devant les mille galets, je fais ma liturgie. Je lis tranquillement les textes du jour que j'ai imprimés en anglais. Et puis je me redis, non je leur dis, quand même, le petit bout de sermon que je leur ai préparé depuis tous les dimanches, le même sermon de chaque dimanche : "Vous êtes les meilleurs chrétiens du monde". Pas par dépit, non, mais pour un ensemencement. Un commencement de



communion des saints. Chaque dimanche où les marins sont présents à la chapelle, je leur demande avec application depuis combien de mois ils n'ont pas pu aller à la messe. Mais je connais la réponse : depuis trois mois, depuis six mois, c'est-à-dire depuis le début de leur embarquement. Toujours. Et ils sont si heureux de cette messe trouvée là, par hasard comme un galet sur une plage... De sur les quatre mers, des marins aimeraient tant partager cet instant de prière... Certains sont très loin, d'autres tout proches, peut-être sur les bateaux à quai dans notre port. Et moi, je me suis préparé à les recevoir. Juste un peu de hasard a empêché la rencontre. Est-ce bien important ?

Quand je visite les marins sur leurs bateaux, il m'arrive de les écouter sans comprendre ce qu'ils me disent dans une langue qui m'est étrangère. Voici maintenant le temps de la prière de l'absence, communiant, à ma toute petite façon, à leur solitude. Avec eux, pour eux, je dis maintenant le Notre Père, en tagalog, la langue des Philippins. Je connais par cœur la prière que nous chantons souvent : "Ama namin, sumasalangit ka...". Je ne parle pas tagalog, et je ne comprends pas les mots. Je suis dépossédé

de peuple, dépossédé de langue, dépossédé de compréhension. Et ce soir, dépossédé d'Eucharistie ? Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout et célébrer la messe devant les mille galets ? Mais je n'ai pas encore osé la dire, la messe des mille galets. Et pourtant, si j'osais... Ce serait l'Eucharistie insaisissable et dépossédée pour la communion immense des bouts des mers. Alors, ce que je leur propose de faire, ce soir je le fais à mon tour : dans la solitude de la chapelle peuplée d'absents, en communion mystérieuse avec des mers que je ne connais pas, je

prends la prière des marins¹: « Oh God, I ask you to take me into your care and protection, along with all those who go down to the sea, in ships... »².

Ce soir, sur quelque mer, un marin anonyme qui a fait escale chez nous prie aussi : "Oh God, I ask you to take me into your care and protection, along with all those who go down to the sea, in ships...".

Allez, tout est prêt pour le banquet. Notre-Dame des mille galets, priez pour nous, quand je dis en mon cœur la messe sur la mer...

¹ On peut retrouver cette prière dans le Hors série de la revue Prier « prier avec la Mission de France » p.34 disponible au siège de la Mission de France, au Perreux.

² « Oh Dieu, je te demande de me prendre sous ta protection, avec tous ceux qui sont en mer, sur les bateaux »

En rural la moisson est abondante

par Arnaud Favart



Arnaud, prêtre de la Mission de France, en équipe dans la Creuse, est chauffeur de car scolaire.

Que devient l'Église en monde rural ? La réponse est probablement plus complexe que l'image du curé au volant de sa voiture qui circule entre ses trente ou cinquante clochers. Les territoires ruraux se recomposent, valorisant tantôt la proximité tantôt l'intercommunalité. À l'instar de la société civile, une Église à géométrie variable se recompose avec les ressources de son territoire, s'adapte au rythme des saisons, fait des choix et mène des projets significatifs pour un peuple bien plus large que ses fidèles. Cette flexibilité est très moderne. Proximité, réseau et mutualisation sont les maîtres-mots des acteurs et observateurs avertis du monde rural. En analysant

les tendances et contre-tendances à l'oeuvre, ils nous instruisent sur les proximités qu'il est bon de préserver. Ils nous encouragent à mutualiser nos ressources humaines, culturelles et spirituelles, ce qui permet de résister aux effets pervers de la centralisation en un pôle unique. A l'heure d'internet, ils nous éveillent aux avantages de travailler à plus grande échelle, en projet et en réseau.

L'Église présente dans les campagnes s'est retrouvée au pied du mur, sans le nombre suffisant de pasteurs pour faire perdurer le modèle pluriséculaire du curé et du clocher. Des ministères confiés à des hommes mariés, ou des femmes, auraient pu ouvrir une voie nouvelle. Ce n'est pas le cas. Alors elle innove, un peu pour résister à l'érosion du temps et de la modernité, un peu pour appréhender son avenir comme temps du passage au désert. Elle n'est plus installée dans ses murs, elle s'est remise en route, allant sur les chemins, cherchant l'hospitalité dans les maisons. Si elle devient insignifiante au plan du nombre, elle ne reste pas insignifiante au plan du sens. C'est en temps de crise et de forte érosion qu'on re-

trouve les fondations. Elle redécouvre ses fondamentaux, qui la font vivre comme Église de Jésus-Christ.

Plus précisément que voulons-nous dire ? D'une certaine manière, nous fonctionnons tous comme des urbains, comptant sur de nombreux services de proximité. Pas plus que l'Église, la société civile n'a les moyens de maintenir l'ensemble des services sanitaires, publics, éducatifs, administratifs, sociaux sur les territoires ruraux. On peut en retarder l'échéance, ils seront inexorablement regroupés dans les villes. À terme, les paroisses rurales ne seront plus en mesure d'offrir tous ces services traditionnels d'Église, ce qui entraîne déjà quelques malentendus amers et désolants avec des urbains surpris de ne pas trouver le service qu'ils attendaient. Si l'Église des villes aura toujours des ressources institutionnelles et humaines pour assurer l'ensemble de sa mission, que feront les campagnes éloignées des centres ?

On connaît l'adage : « L'Église fait l'eucharistie, l'eucharistie fait l'Église. » Que va-t-il ad-

venir quand la messe dominicale de proximité se fait de plus en plus rare, et qu'elle connaît, comme ailleurs, une désaffection significative ? On conçoit bien que l'eucharistie soit déterminante pour la vie de l'Église, mais alors que fait le baptême ? Si le baptême ne fait pas l'Église, fait-il au moins des chrétiens ? Il est permis d'en douter quand tant de baptisés ont reçu ce sacrement à la naissance sans aucune perspective d'initiation chrétienne, sans être jamais engendrés dans la foi. Combien de baptisés ignorent les ressources d'espérance qu'ils peuvent puiser dans les paroles du Christ ? Un autre adage nous instruit : « On ne naît pas chrétien, on le devient » Entre la poursuite du processus de sécularisation et d'ex-culturation de la foi, le retour à des pratiques plus identitaires et l'émergence de nouvelles générations n'ayant pas connu une Église de chrétienté, nous reconnaissons l'identité chrétienne en travail de germination, en devenir dans un monde mouvant.

Faut-il inviter les chrétiens à se ressaisir et à renouer avec les vertus fondamentales qui les ont constitués en Église, en particulier se recen-

trer autour de l'eucharistie ? Faut-il recentrer l'effort pastoral autour de pôles eucharistiques, sans lesquels il n'est plus d'Église ? Faut-il investir sur ce devenir « catéchuménal » de la vie chrétienne dont Ecclésia 2007 a ouvert le chantier en remettant au centre l'initiation chrétienne ? Faut-il alors remettre en chantier le chemin par lequel on devient baptisé ?

Ad intra, on est bien d'accord que la question ne se pose pas en terme d'alternative et qu'il n'y a aucune raison d'opposer baptême et eucharistie. Ad extra, on est bien obligé de s'interroger sur la désaffection massive de la messe, voire une réticence proche de la répulsion, et la faiblesse significative du baptême.

Une source, le baptême

Les récits des missionnaires racontent toujours ce temps privilégié de la première annonce et du baptême. Avant de songer à bâtir des autels, ils ont commencé par le baptistère. En renouant avec une forme de passage au désert, l'Église du monde rural renoue avec le temps des sources de la mission, je veux parler

de celles du baptême. Le nomade tient-il à son coin de désert ? Il s'inquiète surtout des sources, relevait Péguy.

Comme Jésus et ses disciples visitant les villes et les villages de Galilée, guérissant les malades, la mission commence par le temps de la rencontre et des solidarités qui font du bien. C'est de cette œuvre-là dont je voudrais témoigner, lorsque les institutions en rural semblent devenues si fragiles, et que l'Esprit Saint nous envoie, la Bonne nouvelle dans une main et le coup de pouce fraternel dans l'autre. Nous renouons avec les sources de la foi, nous inquiétons des eaux baptismales et des huiles saintes qui font du bien.

La porte d'entrée qu'est le baptême doit ouvrir sur des sources vitales, là où en tant de lieux (social, environnemental, familial, médical, personnel) le principe de vie est interrogé. Quand l'immense espace de la condition humaine est en question, de la naissance à la mort, de la famille à l'individu, du travail aux solidarités sociales et territoriales, il est fondamental que l'Église donne des signes concrets de proximité et d'écoute bienveillante. C'est

sur ce terrain, à la manière du chemin d'Emmaüs, qu'elle doit réengager son mode de présence évangélisatrice. L'intendance, et les institutions, suivront.

Sous l'impulsion du Concile, nous avons retrouvé une Église, peuple de Dieu, peuple de baptisés. On ne peut faire appel aux baptisés pour prendre des responsabilités dans l'Église, on ne peut évoquer le sacerdoce commun des baptisés, si le mode d'accès au baptême reste une formalité sans perspective éducatrice. Ne faut-il pas, dès lors, revisiter le chemin du baptême ? Une des pistes serait de redéployer les étapes d'initiation pour lui redonner tout son ancrage dans la vie de l'Église et dans le Christ. Sans négliger une demande traditionnelle et populaire, sans proposer un chemin élitiste, est-il possible de redonner au baptême une vraie dimension ecclésiale d'intégration à une communauté chrétienne et de relation au Christ ? Les témoignages qui suivent tentent d'honorer ces deux défis, la proximité communautaire et le rassemblement des énergies en Christ par les ministres ordonnés.

L'hospitalité, un acte structurant

Depuis quatre ans nous avons fait le pari que la pratique de l'accueil en vue du baptême est une des pistes qui peut redonner du contenu à une communauté locale, en tant que signe d'Église de proximité. Pratiquer l'hospitalité est une vertu structurante. Cette étape est plutôt bien reçue par la communauté comme par les parents, heureux de présenter leur enfant. Elle a lieu quelques semaines avant de se retrouver au baptistère. Le plus souvent dans la commune du domicile, ou proche, quand les chrétiens s'y rassemblent. Il est arrivé de la vivre au cours d'un temps de la catéchèse, ou d'une assemblée de la parole un dimanche. Il y a un petit rituel liturgique, présidé par une des accompagnatrices du réseau « baptême ». Les parents expriment leur demande, et des membres de la communauté répondent par le signe de croix sur le front de l'enfant. Puis l'assemblée écoute la parole de Dieu, chante et rend grâce. A titre expérimental, nous allons ajouter l'huile des catéchumènes. Délégé d'un face-à-face prêtre – famille, le baptême se redéploie comme acte d'Église, avec ses différents acteurs.

La suite du baptême se vit quelques semaines plus tard dans un centre paroissial plus établi, reconnu comme celui où l'Église fait l'eucharistie et où l'eucharistie fait l'Église. La célébration prend une dimension plus ecclésiale, manifestant une Église rassemblée, priante, festive, ouverte à de plus larges horizons. Soulignons combien toute forme d'hospitalité est structurante pour la vie d'une communauté, qui prend alors conscience de son rôle. L'hospitalité se vit depuis longtemps dans l'accompagnement des familles en deuil. Elle se vit également dans les maisons quand se retrouvent des groupes d'évangile ou de prière. Elle se déploie dans toutes les expressions locales de fraternité envers les étrangers, les pauvres et les malades, les prisonniers de toute solitude. En accueillant le prêtre au ministère itinérant qui viendra la visiter.

Annoncer l'évangile dans une culture

Pour la plupart, les nouvelles générations ignorent la culture de la messe et du rendez vous dominical du clocher. L'effort d'inculturation

a toujours été au cœur de l'évangélisation. On ne peut poser la question de l'accès à la culture chrétienne (la prière, les valeurs de l'évangile, le Christ) sans se demander comment les nouvelles générations accèdent à la culture générale (scientifique, littéraire, artistique, agricole, citoyenne, familiale, etc.).

Prier, célébrer, baptiser, encourager, enseigner, ... mais comment ? Mon discernement pastoral se voudrait orienté vers une culture de la vie.

« Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance ». (Jean 10,10)

Qu'est-ce que le vivant ?

Le monde agricole est au plus près de ce qui touche au vivant. Aussi bien par l'élevage et l'agriculture, les vêlages et les semences, que par les pesticides et les engrais, les crises alimentaires, les épizooties, la gestion de l'eau, des forêts, les énergies renouvelables, le stockage des déchets,...

« Choisis la vie ! » dit le Deutéronome, au mo-

ment où le peuple entre sur sa terre. (Dt 30,29)

« Elle est tout près de toi, cette Parole, elle est dans ta bouche et dans ton cœur afin que tu la mettes en pratique. **Choisis** donc la vie, pour que vous viviez, toi et ta descendance, en aimant le Seigneur ton Dieu, en écoutant sa voix, en vous attachant à lui. »

Comment l'Église, qui témoigne du Vivant, du Ressuscité, accompagne-t-elle ce rapport si fragile, si mercantile au monde du vivant et si aveugle à la question de la mort et de la finitude ? Pourtant peu enclin à bénir les animaux, le pain ou les buis, je me suis laissé interroger par le cœur de ces demandes, dans un monde rural en voie de désertification. Loin du dynamisme urbain, une petite initiative peut devenir un événement. Un événement parce qu'il répond à des attentes de convivialité, de reconnaissance, de sacré, de dévouement, de liberté, de joie partagée.

Voici quelques expériences menées en Creuse, où j'ai pensé que célébrer répondait à une attente de vie, et que témoigner de la vie à l'oeuvre, c'était un appel à témoigner du Vivant ressuscité.

La messe de l'arche de Noé

Depuis l'hiver, les 22 associations de cette communauté de communes de Creuse préparent une grande fête de la nature. Chasseurs, pêcheurs, "moucheurs"¹, apiculteurs, piégeurs, colomphiles, éleveurs, boulangers,... ont installé leur stand tout au long de la berge. Chacun dans son domaine fait partager sa connaissance du milieu naturel, expose son savoir faire et ses outils, explique ses traditions. Entre les ânes et les chevaux, les meutes de chiens et les brebis, les ruches et les fleurs de talus, les poissons et les têtards, les colombes en liberté et les pies en cage, il se dégage une impression grouillante de vie. Même la farine transpire de vie dans les mots du boulanger. On s'inquiète des menaces d'une agriculture productiviste, d'une écologie aux grands discours déracinés d'un savoir faire concret. On s'encourage à cultiver la biodiver-



sité, à mieux communiquer entre producteurs et consommateurs. À ma grande surprise, les organisateurs de cette fête ont demandé une messe dans ce cadre naturel. Les scouts de Boussac ayant choisi le radeau comme thème d'année, l'idée d'une messe de l'arche de Noé a rallié les suffrages. N'est-il pas inscrit dans nos mémoires comme celui qui reçoit la mission de protéger les espèces vivantes ? Cela veut dire : prendre soin de la biodiversité, veiller aux insectes pollinisateurs, donner de l'avenir à nos villages ruraux, rapprocher laitiers, éleveurs, maraîchers, et consommateurs, pour ne pas manger n'importe quoi, à n'importe quel prix. En ce samedi d'été, un air d'évangile baigne dans l'assistance inondée par le soleil du soir. Les regards convergent vers un radeau ancré au milieu de la crique. A la fin de l'eucharistie, les scouts lâchent la colombe. Quelle belle célébration de la vie, et le « Vivant » était là, au milieu de nous !

¹ Fabricant de mouches artificielles pour la pêche au lancet.

La bénédiction des rameaux et l'envoi en mission

Quand il n'y a qu'un seul prêtre pour 54 clochers, on ne peut plus célébrer une eucharistie partout où les chrétiens se rassemblent. Que faut-il faire aux fêtes d'affluence comme le dimanche des rameaux et de la passion où l'on bénit les rameaux de buis ? La bénédiction a toujours été un signe d'abondance, et non de pénurie. Pour le bien de tous, il est bon que l'évangile de Jésus Christ soit entendu dans la proximité et l'abondance, même s'il n'y a pas de prêtre. Depuis 6 ans nous organisons, quelques jours avant la semaine sainte, une veillée d'envoi en mission. Les communautés locales qui veulent organiser une célébration doivent envoyer : un lecteur de l'évangile (pour lire la passion), un porteur de croix, un animateur liturgique, une « Samaritaine » (la personne à qui est confiée l'eau bénie pour les rameaux). Nous méditons quelques-uns des grands textes bibliques de la semaine sainte, nous prions, puis



j'envoie en mission. Les lecteurs reçoivent l'évangile, les porteurs, un voile pour la croix. Dans une grande vasque de cinquante litres, l'eau est bénite. Puis chaque « samaritaine » vient puiser avec une cruche l'eau qui servira dans les différentes églises où sera célébré le dimanche des rameaux et de la

passion de Jésus-Christ. Je demande au Seigneur de bénir tous ces acteurs et de soutenir chacun dans sa mission. Le retour de mission permettra à chacun de rapporter les messages entendus, de rendre grâce pour les remerciements que chaque équipe aura reçus localement.

Les marches du Vendredi saint

La Creuse redécouvre son petit patrimoine, ses croix et ses puits, ses chemins ruraux et la valeur de ses paysages. Dans un pays chargé d'histoire, il importe de tenir compte du sous-sol, de ce granit qui a façonné le Limousin. Il importe aussi d'aérer la terre qui entoure les racines, de revitaliser les traditions dans

lesquelles le pays se reconnaît. Beaucoup de gens apprécient de marcher. Ils aiment ce rendez-vous intérieur de la marche qui libère des soucis et reconduit aux choses essentielles. Chaque vendredi saint, la paroisse donne rendez-vous pour un parcours de 5 à 6 km en début de soirée. Chaudement couverts, cent à deux cents participants se retrouvent pour deux heures de marche, ponctuée par la lecture de la passion selon saint Jean dont nous lisons un extrait à chaque halte devant une croix de chemin. Et il n'en manque pas dans ce pays, des plus simples aux plus sculptées.

La fête d'installation des crèches

Ce vieux couple m'avait annoncé qu'il n'avait plus la force d'installer la crèche de Noël dans leur petite église, et d'ailleurs personne ne s'y intéressait. D'autres me faisaient part qu'ils ne connaîtraient plus la joie de la messe de minuit. A vin nouveau, outres neuves !

En équipe pastorale, nous avons lancé un concours de crèches et une fête d'installation des crèches. Pour réussir, cette fête devait rassembler les ingrédients suivants : une équipe

d'enfants et de parents, un conte de Noël, une prière et un texte d'évangile, et un bon goûter. Profitant de la « Lumière de Bethléem » rapportée par les Scouts et Guides de France, chaque fête des crèches recevait la lumière. Charge à elle de la diffuser dans les maisons. Des plus modestes aux plus créatifs, le rendez-vous s'est ancré dans les petites églises, au début des vacances de Noël. Cinq ans après, les animateurs de ces fêtes des crèches me demandent toujours le thème de l'année.

Toute l'organisation de l'Église n'est faite que pour conduire au Christ. Comme le dit la constitution sur la liturgie du Concile Vatican 2, au §7 : *“Le Christ est présent quand on baptise, quand on lit les Ecritures, quand on chante les psaumes, et bien sûr, au plus haut degré, quand un ministre célèbre l'eucharistie”*.

Dans les probables configurations qui s'annoncent pour le monde rural, les prêtres seront itinérants. En attendant leurs visites, le Christ sera présent sur le chemin du baptême, dans les groupes d'évangile et de prière, et bien sûr, au plus haut degré, dans l'amour du prochain.



Ministre sédentaire pour une Église nomade et incertaine

par Jean-Jacques Kerveillant



Prêtre de la Mission de France, Jean-Jacques est membre de l'équipe du Lot. Il travaille comme ouvrier d'entretien à la commune et accueille les pèlerins de St Jacques dans son village de Lascabanes.

Une pratique

Au premier abord, d'un point de vue simplement descriptif, cela paraît simple : j'accueille les pèlerins dans une célébration à l'église de mon village chaque soir à heure fixe. Je commence par accomplir pour eux le rite du lavement des pieds. Je leur explique au préalable qu'il s'agit d'un geste traditionnel d'accueil des pèlerins, accompli pendant des siècles par des générations d'hospitaliers et d'accueillants dans les lieux où on leur donnait gîte et couvert. Je remonte même à des millénaires, à ce geste d'hospitalité présent dans nombre de cultures et de civilisations d'êtres humains qui

marchaient (ou marchent encore) à pied. J'insiste sur les connotations évangéliques de ce geste et sur son importance dans la tradition chrétienne. Je précise qu'il s'agit d'accueillir toute personne, et particulièrement tout pèlerin, comme le Christ, selon, notamment, l'enseignement de la Règle de saint Benoît au chapitre 53. Saint Benoît invite à « laver les pieds de tous les hôtes » (RB 53,13), mais il recommande : « C'est surtout en recevant des pauvres et des pèlerins qu'on montrera un soin tout particulier, car, en eux plus qu'en d'autres, c'est le Christ qu'on reçoit » (RB 53,15).

Après cet accueil, je célèbre l'eucharistie. Au cours de la prière eucharistique, je prie pour les pèlerins qui ont participé à cette célébration au cours des sept jours précédents, en citant leur prénom et le lieu d'où ils viennent (ville, région ou pays). A la fin je les « envoie » en leur donnant la bénédiction des pèlerins. Puis je

note sur un cahier les renseignements qui me permettront de les citer en priant pour eux les jours suivants et je leur propose éventuellement d'apposer un tampon sur leur « crédentiale »¹, ce qui me permet de faire un peu plus connaissance avec eux. Bien entendu, cela reste très rapide, mais peut parfois être l'occasion d'une confidence furtivement « lâchée ».

Rien là de bien extraordinaire. On pourra conclure que, même s'il y a là une petite originalité, au fond cela reste tout à fait classique, relativement traditionnel, finalement peu novateur.

Interrogations

Mais que se passe-t-il réellement? C'est ce qui se passe dans la tête et dans le cœur de ceux que je rencontre et que j'accueille de cette manière, c'est-à-dire finalement la seule chose qui nous

¹ Crédentiale ou créanciale, de l'espagnol credencial : « passeport » délivré par les associations jacquaires ou par l'Eglise Catholique attestant de la qualité de pèlerin du porteur, celui-ci devant normalement valider chaque étape par l'apposition d'un cachet au gîte d'étape ou par une institution locale quelconque. D'importance assez symbolique en France, celle-ci est indispensable en Espagne pour obtenir l'hébergement dans la plupart des gîtes et pour obtenir le certificat de pèlerin (la Compostela) à Saint Jacques de Compostelle.

échappe totalement. J'ai titré : « Ministre sédentaire pour une Église nomade... et incertaine »! Que je sois ministre et sédentaire en cette affaire, c'est bien le cas. Qu'ils soient nomades, au moins pour un temps - et pour moi, pour le sédentaire, chaque jour nouveaux et différents -, c'est certain. Mais sont-ils, ou sommes-nous ensemble une Église, ou tout au moins une figure ou une forme d'Église?

Pour répondre, il faut d'abord se demander : qui sont-ils ? On se trouve alors devant une grande diversité de parcours, d'expériences, de convictions et de démarches. On se trouve devant un mouvement à multiples facettes, mouvant, fluctuant, toujours incertain. Il n'y a pas une, mais des démarches pèlerines.

Regards sociologiques

D'après un sociologue² avec qui j'ai eu l'occasion de faire des conférences à deux voix au printemps 2010, environ 50% des pèlerins de Compostelle diraient croire en Dieu, l'autre moitié disant ne pas y croire ou ne pas savoir. Il tire ce premier constat global des entretiens qu'il a effectués auprès d'un certain nombre de marcheurs sur le Chemin³ dans des gîtes d'étape. Mais, loin d'en tirer des conclusions hâtives, en affinant et en approfondissant les choses avec ses interlocuteurs, il conclut plutôt que, dans l'une comme dans l'autre de ces deux catégories, chez une majorité se fait jour une démarche spirituelle ou, selon son expression, « la recherche du sacré, sens intime du pèlerinage ».

² Léonce Cambres, auteur notamment de Saint-Jacques de Compostelle, Quel sens donner à ce Pèlerinage?, éditions Les Presses Littéraires, 2006.

³ J'appelle Chemin (sous-entendu de Compostelle) avec un C majuscule l'ensemble des voies, lieux, faits et démarches pèlerines se situant en direction de Saint Jacques de Compostelle. J'appelle chemin avec une minuscule un itinéraire particulier ou la démarche particulière de chacun.

Autre regard : d'après une étude sur la fréquentation et les publics des itinéraires « Saint-Jacques de Compostelle »⁴, réalisée entre juin et octobre 2003, commandée par les instances régionales du tourisme d'Aquitaine et de Midi-Pyrénées, il y aurait cinq groupes identifiables de marcheurs :

- Sur un “ Pôles Découverte ”, les « Randonneurs touristes (26%) : ils affichent une préoccupation patrimoniale. Ils ont à la fois une approche cognitive et une approche émotionnelle (plaisir des sens). Ils désirent voir les lieux, connaître l'architecture et la gastronomie »

- Sur un “ Pôles Recherche de Sens ”, les « Pèlerins ‘mystiques’ (24%) : ils sont davantage dans l'optique du pèlerinage. Leur quête spirituelle s'identifie à une recherche de sens qui s'appuie sur des contenus symboliques du Chemin. Les cheminants cherchent à revivre l'histoire des Pèlerins en mettant leurs pas dans ceux de ceux qui les ont précédés. »

Il y a les « Pèlerins métaphysiques (10%) : Ils souhaitent, par le biais du Chemin, se retrouver

seuls, se mettre à l'épreuve et veulent, sous la forme d'un pèlerinage, donner un sens à leur vie. Ils cherchent à entrer en contact avec l'au-delà sans l'intermédiaire de Dieu. Cette recherche spirituelle repose sur le détachement de l'aspect matériel de l'existence. C'est un acte de résistance. Il s'agit d'un groupe émergent de nouveaux pèlerins qui cheminent seuls et pour une durée assez longue. »

- Sur un “ Pôles Aventure ”, les « Randonneurs sportifs (21%) : leur motivation principale est de se mettre à l'épreuve. Ils éprouvent une volonté de communier avec la nature tout en pratiquant la randonnée avec une idée de défi et d'épreuve physique. Le Chemin de Compostelle est considéré comme un chemin unique d'envergure sportive mais également un chemin épique. »

- Sur un “ Pôles recherche identitaire ”, les « Pèlerins traditionalistes (19%) : ils considèrent le Chemin de Compostelle comme un pèlerinage, une quête religieuse. Ils éprouvent du plaisir à rencontrer d'autres personnes, à partager leurs sentiments. La recherche d'identité passe par la

⁴ CRT Midi-Pyrénées – CRT Aquitaine – Qappa – BVA - 2003

dimension religieuse et par la rencontre sociale du chemin et des autres. »

De son côté, le socio-anthropologue Georges Bertin⁵, à l'issue des entretiens réalisés au cours de son propre cheminement vers Compostelle, estime que « les aspects majeurs de l'expérience du pèlerinage sont :

- les valeurs communes : compagnonnage, communication, amitié (à 90%) ;
- les aspects spirituels ou religieux (à 42%) ;
- le contact avec la nature (à 21%) ;

puis :

- les aspects culturels ;
 - la capacité à se surpasser et l'effort physique. »
- (évidemment il y avait plusieurs réponses possibles)

Ces différents regards ne sont peut-être pas aussi contradictoires ou aussi dénués de cohérence qu'il n'y paraît. Tout dépend évidemment de la façon dont on interroge les gens. Tout dépend aussi de ce qu'on considère comme « aspects spirituels ou religieux », ou encore ce qu'on appelle « mystique », « métaphysique » ou « traditionnel ».

Une démarche religieuse?

L'histoire a connu deux grandes époques des pèlerinages à pied. La première s'est étendue durant tout le Moyen-Age et la Première Modernité, en décroissance jusqu'au XVIII^{ème} siècle. Le XIX^{ème} lui a été fatale : à cette époque, les rares pèlerins qui s'aventuraient encore étaient, en France, considérés systématiquement comme des vagabonds, et donc sanctionnables. A ce moment-là, le catholicisme a remplacé cela par des pèlerinages organisés vers des lieux d'apparitions, effectués par les moyens modernes de transport. La seconde phase des pèlerinages à pied a commencé dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle avec d'abord la « résurrection » du pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle, puis, dans un mouvement de plus en plus foisonnant, celle de nombreux autres itinéraires : le Tro Breizh, le pèlerinage au Mont Saint-Michel, le pèlerinage à Rome par la Via Francigena⁶ ou d'autres, des pèlerinages individuels vers Jérusalem et la

⁵ Georges Bertin, *La coquille et le Bourdon, Essai sur les imaginaires du chemin de Compostelle*, Arsis, 2010.

⁶ Voie de pèlerinage reliant Canterbury à Rome, qui prend aujourd'hui une importance œcuménique évidente.

Terre Sainte, souvent avec un âne, etc. Entre ces deux époques, il y a peu de continuité matérielle, culturelle, spirituelle, religieuse.

Quand certains parlent de démarche religieuse, voire spirituelle, j'ai l'impression qu'ils s'imaginent encore qu'il s'agit de la même démarche que celle que faisaient les pèlerins du Moyen-Âge. Or ce n'est clairement pas le cas. Le pèlerin de la première époque partait pour faire le salut de son âme. Il lui importait de visiter un maximum de sanctuaires (de reliques, de tombeaux) dédiés à des saints pour en recueillir le maximum de grâces (d'indulgences) propres à lui assurer le paradis. Le pèlerin du XXI^{ème} siècle, même le plus croyant et le plus pratiquant, tombe évidemment des nues si on lui parle de cela.

Qu'est-ce qui se manifeste aujourd'hui de manière observable comme démarche religieuse sur ce Chemin? Du plus basique au plus structuré, je constate les pratiques suivantes :

- entrer systématiquement dans les églises, si on les trouve ouvertes, s'y recueillir, éventuellement y prier, éventuellement allumer un cierge ou une veilleuse quand c'est possible ;
- faire le pèlerinage pour accomplir un vœu, ou

faire une demande de guérison, ou remercier ;

- chercher à aller à la messe aussi souvent que possible, au moins les dimanches, ou en tout cas viser d'y participer à Lascabanes ;
- prier en marchant : le chapelet, la prière de Jésus ou une autre (chacun son truc) ;
- avoir avec soi un recueil des lectures bibliques quotidiennes de la liturgie catholique (pas de pub!), ou même une Bible ou un Nouveau Testament petit format (et léger!), lire des passages chaque jour, les méditer.

Une réalité complexe

Or voilà, les choses se compliquent : J'ai la certitude que certains, parmi les supposés 50% déclarés non-croyants, pratiquent à l'occasion ou régulièrement certaines de ces manifestations de la démarche religieuse! Parmi ceux qui croient en Dieu, ou qui sont catholiques, ou catholiques pratiquants, beaucoup sans doute n'en font pas davantage quand ils sont sur le Chemin que dans leur vie quotidienne ; certains peut-être en font moins. En tout cas, même s'ils en font plus, ils ne font pas cela avec l'obsession de

leur salut (dont ils savent qu'il est acquis), mais quand même avec la sollicitude de leur âme, c'est-à-dire juste pour nourrir leur foi, pour la fortifier, pour la vivre tout simplement. Certains même parmi ceux qui se disent croyants, même très pratiquants, ne pensent pas forcément à faire de leur cheminement vers Compostelle une démarche spécialement religieuse ; ils veulent juste en faire un grand moment de leur vie, plutôt une grande expérience spirituelle au sens large. Comme beaucoup d'autres. Sur ce Chemin, les catégories explosent, les supposées barrières sont allègrement franchies. Sans oublier que la mondialisation du Chemin rajoute encore à la complexité.

Les choses sont en effet compliquées : parmi la moitié de pèlerins s'étant déclarés croyants en Dieu au sociologue les interrogeant, tous ne se reconnaissent pas forcément pour autant dans une religion ou dans une Église, a fortiori tous ne sont pas catholiques, encore moins catholiques pratiquants. Si ne participaient à la messe à Lascabanes que des catholiques pratiquants, ils seraient peut-être 300 à 400 par an, pour une fréquentation estimée à environ 15000 marcheurs annuellement en cet endroit du Chemin.

Or, ils sont 2250-2300 par an, soit 15% du total de ces marcheurs, ou même 30 à 35% de ceux qui font étape à Lascabanes! Très au-dessus, bien sûr, de la proportion de catholiques pratiquants dans la population totale en France et dans les pays occidentaux d'où viennent majoritairement les pèlerins. Souvent aussi sont présents des catholiques non pratiquants, certains s'étant éloignés beaucoup et depuis longtemps : régulièrement des chrétiens non catholiques, surtout protestants et anglicans, surtout d'Europe du Nord et des pays anglo-saxons ; à l'occasion, des croyants non chrétiens : bouddhistes, hindouistes, shintoïstes (pour ceux que j'ai repérés), asiatiques bien sûr mais aussi parfois européens ; souvent des non croyants, agnostiques ou athées (du moment que certains tiennent à me le préciser, j'en induis qu'il y en a aussi beaucoup d'autres qui ne me le disent pas). Voilà le Chemin : les frontières volent en éclats!

Alors, qu'est-ce qui « fait Église » dans tout cela? Et qui fait Église? S'il y a Église, c'est en tout cas une Église dérégulée, dénormalisée (hors normes ou « pas aux normes »), une Église aux contours flous et mouvants. J'en ai bien conscience.

Figure d'Église?

Dans ce contexte, comment et en quoi est-ce que je contribue quand même à une forme d'Église qui ressemble à quelque chose ? Le « sacrement des pieds » signifie aux pèlerins que je les accueille tous par ce qui leur importe le plus et ce qui fait l'objet de leur plus grande préoccupation, là où ils sont et là où ils en sont. Certains me tendent le pied qui souffre le plus en espérant qu'il soit guéri, d'autres me donnent celui qui a le moins de pansements!

On peut me poser la question : avec une telle assemblée, ai-je bien raison de toujours célébrer l'eucharistie ? C'est vrai que certains jours, avec une assistance manifestement majoritairement ou totalement éloignée de la pratique habituelle de la messe, la question se pose. Mais je n'ai jamais eu le « courage » de ne pas célébrer le sacrement. Après tout, ils y ont droit. Et tant qu'ils me remercient et disent leur émotion pour la célébration, je me sens encouragé à continuer. Je « brade » peut-être, mais je donne. Le reste est entre les mains de Dieu.

La « chaîne de prière » a une grande impor-

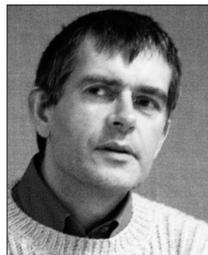
tance pour la vie de la « communauté du Chemin ». Certains reconnaissent parmi les pèlerins cités des compagnons avec qui ils ont cheminé un temps avant qu'ils n'aillent plus vite qu'eux. Partir en sachant qu'à Lascabanes on priera pour eux pendant les jours qui suivront donne à beaucoup une grande force pour continuer leur chemin.

La bénédiction des pèlerins a aussi pour eux une grande importance. Que fais-je ? Je les encourage ? Je leur donne de la force ? Je « dis du bien » sur leur démarche. J'ai aussi conscience de les « envoyer », et de les confier à Dieu.

Quelles sont les retombées ? Faut-il qu'il y en ait ? Il y en a, mais elles m'échappent largement. Je ne suis qu'un maillon de la chaîne, un élément d'une étape. Ce qui se passe réellement, c'est dans la continuité de leur chemin et entre pèlerins que cela se passe. Dans les rencontres et les échanges au cours de la marche ou dans les lieux d'étape, c'est une communauté du Chemin qui se forme, ou plutôt une multiplicité de communautés successives qui se créent, se font, se défont et se refont. Je vous l'avais dit : sur ce Chemin, tout est mouvant!

L'Église n'en finit pas de naître

par Etienne Grieu



Jésuite, professeur
de théologie
au centre Sèvres
(75) Etienne vit
en communauté
religieuse à Saint
Ouen(93).

Comment l'Église naît-elle ? Qu'est ce qui fait qu'à un moment donné va prendre consistance une « communauté chrétienne » ? Répondre à cette question oblige à se demander ce qu'est l'Église, comment la comprendre, comment rendre compte de ce phénomène curieux qui a pris tant de formes différentes au cours des siècles. En revisitant ce qui en forme le cœur, nous trouvons de précieux renseignements pour se rendre attentif à ses possibles germinations aujourd'hui¹.

¹. Ce texte doit beaucoup à la lecture des différentes contributions à ce numéro de la Lettre aux Communautés, qui m'avaient été envoyées avant que je me mette au travail. Même si je ne les ai pas explicitement citées, ce sont elles qui ont inspiré ces lignes.

Appelés au dehors

L'étymologie du mot « Église » donne un premier éclairage pour en saisir la réalité. Le terme vient du verbe ek-kalein, qui signifie littéralement « appeler au dehors ». C'est l'invitation que l'on entend, et qui pousse à franchir le pas de la porte pour se retrouver hors de son chez-soi et se diriger vers un lieu où l'on se sait attendu en même temps que d'autres personnes, connues ou inconnues.

Quel est cet appel ? La réponse immédiate qui vient, c'est que, pour un chrétien, c'est l'invitation à se réjouir de la Pâque du Christ, victoire sur la mort et levée des « non » définitifs qui avaient tenté de barrer sa vie. Sa résurrection signifie que tout ce qu'a vécu Jésus et la manière dont il l'a vécu, ne peuvent être emportés, réduits en cendres et ramenés au néant. Est confirmé ce qui peu à peu s'était dessiné au fil de ses pérégrinations : sa façon de se rendre présent à ceux qu'il rencontrait, la confiance

qu'il diffusait autour de lui, la jubilation qui l'habitait, tout cela était signe d'une puissance à l'œuvre, bien plus forte que tout ce qui d'habitude impressionne et intimide. C'était, précisément, une puissance qui n'écrase pas mais, au contraire, fait qu'on ose sortir de chez soi. De fait, les gens sortaient de leur maison, le suivaient jusque dans des endroits déserts, apportaient leurs maux, leurs peines, leurs malades

pour les lui montrer et qu'il les touche, disaient leur étonnement, se laissaient aller à la joie, entraient dans la louange : déjà donc, une expérience de type ek-kalein.

Le passage de Jésus parmi son peuple a quelque chose d'une parole créatrice de nouveau prononcée, qui permet que l'œuvre de Dieu se trouve en quelque sorte relancée. Là où

les gestes et les mots étaient en panne, blottis à l'abri, bloqués par toutes sortes de peurs, engourdissements ou habitudes, voilà que tout est revivifié, remis en route. Pourquoi ? Parce que ceux qui l'entendent sentent, même si c'est

Il s'agit de proposer une autre façon de fêter Pâques, par une immersion dans une expérience conviviale, fraternelle et intergénérationnelle (avec une attention particulière aux enfants...) éclairée par la Parole de Dieu et des temps de célébration, bref, quelque chose qui peut permettre de redécouvrir de l'intérieur et avec bonheur le "rituel", et de se ressourcer, même si on n'est pas habituellement "praticant".

M.-Hélène Lasbleis

confusément, que cette parole éveille quelque chose en eux-mêmes : « il ne parle pas comme les scribes », « il fait autorité », « même sur les esprits impurs ». Autrement dit, quand on l'écoute, on ose à nouveau. On ose faire crédit à ce petit filet de voix dont on perçoit parfois le murmure au fond de nous, qui cherche à passer, à se dire, mais qui souvent, est bloqué, se tait, renonce, s'endort, s'habitue à son propre silence tout en gardant un vague espoir qu'un jour, il pourrait quand même enfin se dire pleinement, il pourrait se livrer tout entier, sans avoir de facture à payer ni attendre une rétribution, il serait accueilli tout simplement, comme si on n'attendait plus que lui, et que oui, ouf ! il est là, c'est bien lui, c'est tout à fait lui !

Inimaginable promesse

Jésus a permis à ceux qu'il côtoyait de retrouver la voix qu'ils avaient perdue. Et du coup, ils en profitent : ils crient à plein poumon. C'est une im-

mense clameur qui parcourt la Galilée, la Samarie, la Décapole, le pays de Tyr et de Sidon, et qui s'invite jusqu'à Jérusalem. Et même si on l'interdisait au peuple, les pierres le feraient à sa place, car c'est bien toute la création, jusqu'en sa réalité la plus opaque, la plus lourde, la plus bêtement et obstinément minérale qui est ainsi réveillée.

À partir de là, on comprend l'effet produit par l'annonce de la résurrection du Christ : l'onde qu'il a provoquée, bien que réprimée, condamnée, enterrée, a poursuivi son chemin secrètement, elle est partie dans les souterrains, jusqu'aux lieux les plus reculés, les plus noyés de nuit, de tristesse et de silence, et les a fait exploser : les portes du royaume de la mort ont volé en éclats. C'est une terrible déflagration dont nous n'avons eu

Croyant ou pas, impossible de ne pas ressentir la profondeur de l'engagement, l'humanité des participants, le soutien unanime de l'assemblée. Chants, lectures sacrées et nombreux gestes symboliques ont accompagné des prises de parole portées par l'espérance religieuse et l'ancrage social.

Michel Angelier

qu'un écho assourdi, un tremblement de terre tel que l'échelle de Richter n'en a jamais vu, puisqu'il s'est produit au niveau des racines du monde, de sa logique de base qui veut que tout soit finalement avalé par la mort, ce grand monstre froid, imperturbable dans son œuvre de digestion, qui tient serrés ses comptes et ne tolère pas que quoi

que ce soit lui échappe. Toute sa comptabilité a été volatilisée, ses gros registres ont terminé en confettis ! La mort perd son pouvoir de mettre sous clé.

Voilà donc l'appel dont il est question quand on parle d'ek-klèsia. L'Église naît de cette invitation qui conduit à sortir de chez soi, de son univers bien repéré et donc, relativement sûr, pour aller vers un endroit où l'on ne sait pas trop ce qui va se passer, mais où l'on pressent une promesse ; et même une promesse qui pourrait dépasser ce qu'on ose imaginer.

Résistances

Tout le monde entend-il cet appel ? Sans doute chacun l'a-t-il perçu au moins à certains moments de sa vie. Mais il y a si peu de choses qui lui font écho dans ce qui s'affiche et se martèle, qu'il faut beaucoup d'intrépidité pour continuer à y croire et penser que la vérité de l'existence se trouve de ce côté-là. Le désir de lui répondre est ainsi souvent remis à

plus tard : quand on pourra mieux l'entendre ou quand les conditions permettront d'y voir plus clair, ou encore, quand on aura un indice sûr qu'il ne s'agit pas d'un piège ou d'une es-croquerie. Il faut en fait beaucoup de courage pour faire droit à cet appel : les mots manquent pour le dire ; on ne sait pas jusqu'où il pourrait

Pour se faire "entendre", il faut se rendre audible. Bien souvent lorsque nous nous exprimons sur ce sujet, nous employons des symboles, des mots, des références d'un autre monde, d'une autre planète pour les personnes qui ne parlent pas ce langage, pour notre société qui bien souvent caricature. Nous sommes, nous aussi, souvent responsables de ce décalage.

Cédric Salembier

nous emmener ; on ne voudrait pas non plus se mettre en avant ou paraître faire la leçon aux autres ; et puis, et puis... il y a aussi qu'on aurait peut-être mieux aimé ne rien devoir de ce que nous sommes à quelqu'un d'autre que nous-mêmes. Répondre à un appel, c'est aussi reconnaître que le ressort ultime de ma

vie n'est pas qu'en moi seul. Et ce n'est pas si facile. Tout cela oppose, sans jamais le dire explicitement, beaucoup de résistances avant de laisser passer cette réponse qui en plus est mal fagotée et à peine coiffée, vu qu'elle ne s'est encore jamais regardée dans une glace. Devant elle, on ne lève pas facilement la barrière. On multiplie les tracasseries administra-

tives ; il lui manque toujours un papier ou un coup de tampon, si bien que le plus souvent, de guerre lasse, elle s'en retourne en attendant des jours meilleurs.

C'est pourquoi, pour passer dans le registre sonore, ce désir a besoin de points d'appui, de personnes qui se risquent à lui donner, par leur vie, consistance. C'est bien ce qu'a fait le Galiléen tout au long de son existence ; et les Evangiles en donnent un écho (plus précisément : quatre harmonisations, chacune bien typée) ; c'est aussi ce qu'ont vécu Paul et les autres disciples et, après eux, tous les témoins du Christ en tous lieux du monde.

Aux commencements de l'Église

Les tout premiers commencements de l'Église, ce sont des paroles qui s'échangent, par lesquelles deux, trois, quatre personnes osent dire quelque chose de cet appel qu'elles ont entendu. Et le plus souvent, il en faut parmi elles au moins une qui ait déjà fait cette expérience et qui du coup, va pouvoir aider les autres à se risquer à leur tour. Du coup, cela permet à

chacun de reconnaître que ce qu'il avait senti n'était pas une illusion, mais que d'autres aussi perçoivent quelque chose de semblable. Cette conversation dans l'Esprit a été inaugurée, dans l'histoire de l'Église, à la Pentecôte, où l'on peut voir comme une réplique de la résurrection du Christ : là aussi, des portes auparavant scellées sont ouvertes, les langues se délient. Et cette expérience, nous la refaisons chaque fois qu'une parole vraie est risquée, qui alors a toutes les chances de faire entendre à nouveau l'appel à répondre à Celui qui donne la vie.

Sans doute avons-nous besoin de lieux et de temps précis pour se disposer à entrer dans ce registre d'échange : même dans la vie communautaire ou de couple, on observe que, faute de réserver du temps pour cela, on peut très bien, tout en étant sans cesse ensemble, éviter de se dire les promesses que nous avons entendues et qui pourtant, seules, nous font sortir de notre tanière. Mais lorsque ce type de parole est possible, tout est multiplié et prend davantage consistance, à la fois les appels perçus et les manières d'avancer en réponse. En se livrant comme être en genèse, chacun fait résonner

aux oreilles de tous les autres la Parole créatrice qui suscite sa liberté, et la leur rend accessible. Cela dit, les lieux et les temps institués pour ce genre d'expression ne donnent, eux non plus, aucune garantie : tout peut tourner à l'habitude, à la simple répétition, à la certitude de tenir la bonne réponse, et du coup, se prétendre dispensé d'entendre à nouveau l'appel.

Faire ainsi, avec d'autres, l'expérience de naître à sa propre parole, passer par les combats pour qu'elle se fraye un chemin, cela tisse quelque chose d'extrêmement profond entre ceux qui se sont ainsi risqués. Quand on parle de « communion » dans l'Église, c'est de cela, fondamentalement, dont il s'agit, beaucoup plus que d'un accord sur des convictions, des pratiques ou une histoire. C'est la joie d'avoir vu s'ouvrir en chacun des passages pour que sa voix fasse entendre sa réponse singulière. Ce genre de lien supporte les conflits, les in-

Les associations de cette communauté de communes de Creuse préparent une grande fête de la nature. Chasseurs, pêcheurs, moucheurs, apiculteurs, piégeurs, colombophiles, éleveurs, boulangers, ... ont installé leur stand tout au long de la berge. [...] À ma grande surprise, les organisateurs de cette fête demandent une messe dans ce cadre naturel. Les scouts de Boussac ayant choisi le radeau comme thème de l'année, l'idée d'une messe de l'arche de Noé rallie les suffrages.

Arnaud Favard

compréhensions profondes, les absences, les rendez-vous manqués : il tient sa puissance de la fragilité des genèses.

L'Église : trop lourde pour être aimée ?

Il reste que pour la plupart de nos contemporains, l'Église « passe » mal, et même, parfois, pas du tout. Comme si elle représentait l'obstacle majeur pour aborder sereinement la tradition chrétienne. Beaucoup de raisons, sans doute, devraient être invoquées pour rendre compte de ces blocages : la méfiance grandissante à l'égard de toutes les institutions, suspectées, à tort ou à raison, de privilégier la loi de leur fonctionnement à l'accueil des sujets et de leur singularité ; l'imaginaire que, spontanément, le mot « Église » appelle, chargé sans doute de siècles de contrôle social enfouis dans les mémoires ; la fragilité de tous les grands corps solidaires, dans un

univers d'images qui communique immédiatement les déficiences d'un membre à tous les autres ; la difficulté à croire qu'un organisme ayant surface sociale et visibilité puisse investir ses énergies dans autre chose que sa propre perpétuation. Tous ces procès, pour qui connaît l'Église de l'intérieur, paraissent terriblement simplificateurs. Mais ils sont là, bien vivaces et nous en avons sans doute encore pour longtemps.

Ce qui permet de sortir de ces jeux d'images, c'est tout simplement que l'Église accueille à nouveau sa propre genèse. En ces lieux, il est question d'abord d'un appel qui a fait résonner ses échos depuis des siècles et qui dépasse largement les différentes configurations qu'elle a connues. Elle se reconnaît alors, pour

tout dire, radicalement dépassée. Elle retrouve son humble visage qui est véritablement le sien, et renoue de ce fait avec sa vocation : avoir le souci que chacun trouve sa manière de répondre, par toute son existence, au don de Dieu.

J'ai dit "seamen's club", il a compris "église". Parce qu'il sait que la majorité des foyers des marins sont des œuvres d'églises. Et pour lui, turc, donc musulman, qu'est-ce que l'Église? Un lieu où il peut boire une bonne bière, téléphoner à Madame, et où on ne l'embêtera pas avec la religion. C'est une très belle définition de l'Église. En termes un peu plus théologiques, pour lui, témoin extérieur, l'Église est un lieu universel, convivial, un lieu de relation, et enfin un lieu de services offerts sans arrière-pensées de récupération.

A. de Boissieu

Alors, elle ne calcule pas, elle est prête à ce que ses communautés brûlent une bonne partie de leur énergie sans que ça ne leur rapporte rien en terme d'accroissement du nombre de leurs membres ou de leur influence. Étonnant paradoxe : l'Église naît lorsqu'elle accepte de ne plus compter, et s'expose même à mourir. C'est peut-être le grand défi spirituel pour nous actuellement : faire

la première place non pas à l'angoisse de notre propre survie, mais au désir de partager l'appel que nous avons-nous-mêmes entendu.

Livres reçus à la Rédaction de la Lettre aux Communautés

(Livres reçus depuis Octobre 2010)

Madeleine DELBRËL	<i>Athéismes et évangélisation 8ème tome des Œuvres complètes</i>	Nouvelle Cité 285 pages
Gérard REYNAL	<i>Pierre-André LIEGE (1921-1979)</i>	Éd Cerf/ Histoire 490 pages
Laurent LEMOINE	<i>Psychanalyse et relation pastorale Études de théologie morale autour du frère Albert Plé, o.p. de 1950 à 1980</i>	Éd Cerf 463 pages
Christoph SCHÖNBORN	<i>Au cœur de notre foi chrétienne</i>	Éd Parole et Silence 217 pages
Joël PEYROU (photos) Gérard MORDILLAT	<i>Les invisibles</i>	Éd de l'Atelier 107 pages
Paul BOUCHET	<i>Mes sept utopies</i>	Éd de l'Atelier 175 pages
Dominique AVON Karam RIZK	<i>De la faute et du salut Dans l'histoire des monothéismes</i>	Karthala Coll. Signes des temps 271 pages

Inventer dans une profonde fidélité

Yves Marie-Joseph Congar est né à Sedan le 8 avril 1904.¹ Entré chez les dominicains en 1925, ordonné prêtre en 1930, il enseigne l'ecclésiologie au Saulchoir à partir de 1932. L'Église, l'œcuménisme, le statut des laïques, la question du salut, le rôle de l'Esprit Saint sont parmi les thèmes majeurs d'une réflexion qui, comme celle de M.D. Chenu, prend en compte la dimension historique de la réalité chrétienne. En 1937, avec *Chrétiens désunis. Principes d'un "œcuménisme" catholique*, il lance la collection Unam Sanctam aux éditions du Cerf. C'est le début de ses ennuis avec Rome... En 1950, il publie son ouvrage *Vraie et fausse réforme dans l'Église*, d'où est extrait le texte que nous proposons. En 1953, il publie les *Jalons pour une théologie du laïc* mais, en 1954, il sera mêlé à la cause des prêtres-ouvriers et, à partir de 1955, exilé en Grande Bretagne, puis assigné à résidence au couvent de Strasbourg. Jean XXIII le nommera à la commission théologique préparatoire du Concile auquel il participera activement de 1962 à 1965. Il est créé cardinal par Paul VI le 26 novembre 1963 et meurt à Paris le 22 juin 1995.

¹ Ceux qui désirent avoir une approche vivante et de première main de Y. M. Congar peuvent lire : *Journal de la Guerre (1914-1918)*, Paris, Cerf, 1997, éd. de Stéphane Audoin-Rouzeau et Dominique Congar. *Journal d'un théologien (1946-1956)*, Paris, Cerf, 2000 et *Mon Journal du Concile*, tome I : 1960-1963 - tome II : 1964-1966, Paris, Cerf, 2002



présenté par
Jean-Marie PLOUX

"On se tromperait lourdement si on interprétait notre exposé comme un appel au changement pour le changement et une relativisation de la vie de l'Église dans une succession de formes historiques toutes transitoires. Le développement, qui est la loi de cette vie, comporte respect des formes acquises et du passé, fidélité, enracinement et continuité. Mais il comporte aussi mouvement, croissance, adaptation, et c'est ce point de vue que notre thème nous amène à marquer plus spécialement.

Le misonéisme² n'a aucune chance de représenter par lui-même plus de vérité que le parti pris d'innover. Mais il est une réaction naturelle et qui semble d'autant plus justifiée dans l'ordre religieux que celui-ci a essentiellement un statut de tradition et que la « nouveauté » y est synonyme d'erreur. La question est de savoir si la tradition ne représente qu'un fixisme, et non pas aussi un développement... Ce n'est pas rendre justice à tous les aspects de la tradition que de voir exclusivement celui de l'immobilité et de l'inertie. Quand saint Jérôme fit une nouvelle traduction de la Bible, on l'accusa de troubler la paix de l'Église et d'ébranler les fondements de la foi... C'était confondre dans le même culte l'absolu et le relatif. Il y a, dans l'Église, bien des institutions humaines : même les éléments essentiels, auxquels nul ne peut toucher, ont pris au cours de l'histoire des modalités et des formes qui, elles, sont contingentes; historiques et sujettes à changement. Le christianisme est éternel, mais les formes dans lesquelles se

2. La peur de la nouveauté !

sont réalisées et se trouvent présentement réalisées la civilisation chrétienne, l'organisation concrète de l'apostolat, la haute et la basse administration de l'Église, voire la célébration du culte et certains éléments d'une philosophie chrétienne de l'homme et de la société, ces formes-là sont, par tout un côté d'elles-mêmes, liées à l'histoire, conditionnées par un état donné du développement. Vouloir les assimiler, en valeur et en permanence, au christianisme lui-même, ce serait absolutiser le relatif, ce qui est une idolâtrie apparentée à celle qui consiste à relativiser l'absolu; ce serait, au surplus, un grave défaut de perspective intellectuelle, et peut-être une marque d'étroitesse et, finalement, d'inculture. Au risque de nous répéter quelque peu, il importe de bien nous mettre au clair sur la distinction et le mélange de ce qui est permanent et de ce qui est, de soi, caduc.(...)

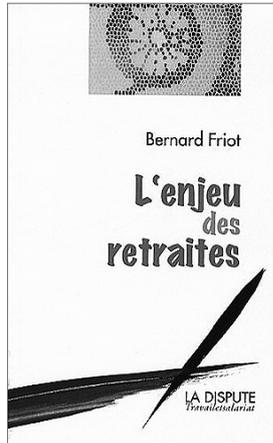
Il est évident qu'on a souvent manqué à distinguer l'esprit et la mentalité, l'orthodoxie et le conformisme, la tradition et les idées reçues, Souvent, on a pris « la survivance du passé pour la permanence de l'éternel. C'est confondre l'immobile avec l'immuable".³ Tenir une donnée permanente dans une forme correspondant à un monde périmé, c'est un anachronisme. (...)

Ce qu'il faut, c'est être fidèle au principe en profondeur, dût-on pour cela être infidèle aux formes qu'il a prises en surface ; c'est aider le principe toujours vivant de tradition à se créer ses formes d'application ou d'existence dans le style le plus vrai et le plus

³ R. Rémond, dans La Vie Intellectuelle, février 1948, p. 15.

efficace pour le temps. Ce faisant, on doit bien veiller à ce que, reconnaissant l'évolution des structures, on honore toujours le principe qui s'appliquait antérieurement sous telle forme ou selon telle structure. Il me semble que, par exemple, certaines façons de critiquer l'enseignement chrétien sous sa forme actuelle oublient un peu le principe, qui doit être honoré en toute hypothèse, de la charge qu'a l'Église d'éduquer chrétiennement les hommes. Par contre, quand on cherche à réinventer, dans la fidélité profonde au principe, des formes adaptées qui l'honorent vraiment, il arrive fréquemment que, en enjambant ou en bousculant des formes dégradées et tournées en routine, on retrouve, même matériellement, des gestes des origines. C'est ce qui arrive en ce moment pour un grand nombre de comportements pastoraux, de formes cultuelles ou communautaires, avec cette logique et cette cohérence de la vie qui dépassent celles de toute dialectique. Un exemple concret (...) La façon dont, au Séminaire de la Mission de France, on conçoit le séminaire pourrait aussi paraître neuve, voire hardie ; elle ne fait guère qu'appliquer assez littéralement le programme de M. Bourdoise et de saint Vincent de Paul, voire de saint Jean Eudes et de Monsieur Olier".

Vraie et fausse réforme dans l'Église, Col. Unam sanctam n° 20, Cerf, 1950, p. 177-181



Bernard Friot

L'enjeu des retraites

Édition : La dispute. Collection : Travail et salariat

Présenté par Pierre Germain

L'auteur de ce livre est économiste, sociologue et professeur émérite à l'université Paris X Nanterre. Il entend, à travers le débat sur les retraites, apporter un éclairage théorique et fondamental sur la compréhension nouvelle qu'est le statut du retraité aujourd'hui et qui amène à remettre en cause toute l'organisation économique et politique de nos sociétés.

Ce livre a été conçu dans le cadre des recherches de l'institut européen du salariat (IES), qui tente de comprendre le statut du salariat au travers de ses institutions constitutives (Contrat de travail, Sécurité sociale, Retraite, etc.), tout en décelant les germes de contestation du système dont ils sont porteurs. C'est beaucoup plus qu'un regard sociologique. C'est une approche théorique (d'aucuns diront idéologique) contestataire du système actuel.

La capacité de contestation du système de retraites lui-même tient en ce paradigme : il existe des retraités heureux ! Des re-

traités qui disent qu'ils n'ont jamais autant travaillé et qu'ils n'ont jamais été aussi heureux de travailler. Certes, c'est un constat que l'on peut partager, même si, sans doute, il n'est l'apanage que d'une minorité. Car, comme le dit l'auteur, cela suppose quelques conditions : une bonne retraite, une bonne santé, un bon réseau social et une capacité de s'investir dans des projets¹.

Mais prenons acte de ce bonheur d'une minorité de retraités. Bonheur d'être retraité, c'est-à-dire hors d'un lien de subordination avec un employeur et parce que le travail n'est plus évalué à l'aune de la force de travail dépensée. Cela fleure bon l'analyse marxiste. Sentiment aussi de n'avoir jamais autant travaillé, parce qu'attelé à un travail choisi, créateur de « socialité », utile, enfin ! Il faut reconnaître le travail des retraités et ce qu'ils apportent (de façon non monétaire) à la collectivité. Mais la raison ultime, c'est que la retraite qu'ils touchent est un salaire continué. C'est leur qualification qui continue d'être reconnue et payée. Un des indices qui permet d'affirmer cela, c'est que la retraite des fonctionnaires est définie à partir de leur dernière qualification. C'est la loi du 9 juin 1853 qui a établi cette correspondance, au départ, et toujours maintenue dans le système actuel d'évaluation du montant de la retraite ; même si la référence est passée de 1 à 6 mois... Et pourquoi, demande

1. Voir l'article d'Henri Pousset dans le n° 257, p.41.

l'auteur ? Parce que le traitement des fonctionnaires n'est pas la reconnaissance de leur emploi, mais celle de leur qualification. Autant je jubilais à l'affirmation que c'est la qualification de chacun, au travers de la retraite, qui continue d'être reconnue et payée, autant je suis déboussolé par cette distinction entre emploi et qualification, qui sépare les gens du public et les gens du privé. Mais ce n'est peut-être que *distinguo* secondaire. Toujours est-il qu'à l'aune du salaire continué, tous les projets de réforme portant sur le financement des retraites sont taxés d'ineptie : les projets portés par les responsables politiques, comme ceux des syndicats et ceux de leurs opposants. De même ceux qui sont développés en France et ceux qui sont développés en Grande-Bretagne ou en Suède, et basés sur un % du PIB.

Pour l'auteur, penser en termes de salaire différé (et non de salaire continué) est aussi pervers que penser en termes d'épargne ou de capitalisation. C'est nier l'inouï d'une retraite qui paye votre contribution d'aujourd'hui à la création de richesse.

Bernard Friot veut revaloriser le salaire et les institutions du salariat : la pension de retraite est un salaire continué, reconnaissant la qualification actuelle du salarié. Le salaire se continue dans la pension. Le financement des retraites passe donc essentiellement par les cotisations. Il faut lutter pour l'augmentation des salaires (et donc en valeur absolue des cotisations) par rapport au capital, au fur et à mesure que la productivité de l'économie du pays augmente. Alors que depuis des années

c'est le capital (en particulier financier) qui engrange les hausses de productivité.

Dès lors, la retraite à 60 ans doit être un droit politique, comme l'âge de la majorité est à 18 ans. Et puisque la qualification est le maître-mot, le système éducatif doit fournir à chaque individu sortant du système scolaire un niveau de qualification. Niveau de qualification, allant de 1 à 5, rémunéré de 2000 à 10.000 €, pouvant progresser au cours de la carrière de chaque individu.

Un énorme chantier est en perspective pour refonder nos sociétés sur ce modèle. L'avenir des retraites, comme l'alternative possible de notre modèle économique et politique, est à ce prix.

Un imaginaire qu'il reste à construire, mais dont les grands contours restent mal définis. Et même si ce livre oblige à remettre en question les « évidences » qu'on nous a servies à l'occasion de la réforme des retraites, je ne suis toujours pas convaincu, in fine, de la justesse du fondement théorique posé par l'auteur.